

**La formation sur les vœux monastiques :  
Impact pour une vie plus fraternelle à la suite du Christ.**

Pierre-Yves BRANDT

*Impact de la formation sur la vie communautaire /  
lien entre les vœux et la vie fraternelle*

Le thème de cette session repose sur un présupposé : la manière de former les novices, notamment en ce qui concerne les vœux monastiques, a un impact sur la vie fraternelle. C'est un présupposé fort. S'il est vrai, cela veut dire que vous portez une responsabilité importante dans la construction de la vie fraternelle en communauté. Suivant la formation que vous dispensez, la vie communautaire sera plus ou moins fraternelle et, peut-être aussi, la communauté sera plus ou moins fraternelle avec son environnement.

Je ne suis pas à l'origine de la formulation de ce thème. N'étant pas moi-même engagé dans une communauté monastique, je ne me serais pas permis de poser comme point de départ un énoncé qui suppose un lien de causalité aussi direct entre formation et vie fraternelle. Peut-être aurais-je mis un point d'interrogation, évoqué l'éventualité d'un tel lien et utilisé le conditionnel : en quoi la formation sur les vœux monastiques pourrait-elle avoir un impact sur la vie fraternelle ? J'ai donc reçu le thème déjà formulé et j'ai, sans trop réfléchir, accepté de le traiter avec vous. Au moment de rédiger ce que j'ai préparé, je me suis en quelque sorte trouvé comme un compositeur à qui on a envoyé un thème imposé et qui doit, sur cette base, écrire une partition musicale. Je me suis alors dit que je m'étais peut-être trop vite et imprudemment engagé. Mais il était trop tard pour revenir en arrière !

Je me suis donc attelé à faire quelque chose de ce thème. Une composition musicale consiste, à partir d'un thème, à le développer. Je suis parti des éléments du titre donné à la session pour organiser mes présentations.

Tout d'abord, il importe de constater que le présupposé du lien causal entre formation et vie fraternelle que vous explorez durant cette session repose sur un présupposé plus fondamental : qu'un objectif visé par la vie monastique, et certainement par la vie chrétienne de manière plus générale, est la vie fraternelle à la suite du Christ. A ce propos, l'énoncé précise même que la fraternité recherchée est en cours d'élaboration : il s'agit de viser une vie *plus* fraternelle, ce qui suppose qu'en l'état elle ne l'est pas encore pleinement et qu'il y a une marge de progression. Veut-on dire qu'à l'entrée au noviciat, les novices ont encore une faible compréhension de la vie fraternelle et qu'un enjeu majeur de la formation est de leur apprendre la fraternité ? Ou veut-on dire que toute la communauté cherche sans cesse à rendre sa vie plus fraternelle et qu'y entrer, c'est faire le choix d'entrer dans cette recherche ?

Parce que le temps à ma disposition pour vous parler est limité, je ne discuterai pas la légitimité de cet objectif de fond. Je le considérerai comme critère de vérification de la formation : est-elle ou non subordonnée à l'apprentissage et à la construction de la vie fraternelle ?

Cet objectif de fond prend sa source dans le double commandement d'amour :

*« Et voici qu'un légiste se leva et lui dit, pour le mettre à l'épreuve : 'Maître, que dois-je faire pour recevoir en partage la vie éternelle ?' Jésus lui dit : 'Dans*

*la Loi qu'est-il écrit ? Comment lis-tu ?' Il lui répondit : 'Tu aimerais le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, et de toute ta pensée et ton prochain comme toi-même'. Jésus lui dit : 'Tu as bien répondu. Fais cela et tu auras la vie'. » (Lc 10,25-28).*

L'accomplissement de ces deux commandements est indiqué au début du chapitre 4 de la Règle de Saint Benoît donnant la liste des instruments des bonnes œuvres (RB 4,1-2). C'est bien un objectif de la vie monastique qui offre le monastère comme lieu d'exercice de l'amour de Dieu et du prochain. On pourrait même se demander si c'est l'objectif principal de cette vie et même de toute vie chrétienne : aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa force, et de toute sa pensée trouve sa réalisation dans l'amour du prochain. La vie monastique en communauté est conçue par Saint Benoît comme mode de vie fraternelle à la suite du Christ.

Cela étant dit, nous allons examiner aujourd'hui ce que signifie s'engager dans cette vie et quel est le rôle des vœux dans cet engagement. Que veut dire prononcer des vœux ? De quels vœux s'agit-il ? Devant qui les prononce-t-on ? Quel lien y a-t-il entre vœux et vie fraternelle ? Dans cette première intervention, nous précisons les liens entre vœux et vie fraternelle, sans encore aborder la question de la formation.

Ensuite, dans les trois interventions suivantes, nous aborderons successivement les trois vœux de stabilité, conversion des mœurs et obéissance, en approfondissant pour chacun de ces vœux son lien avec la vie fraternelle, ses enjeux et défis pour le/la novice, les enjeux de la formation à ce vœu par rapport aux défis auxquels est confronté le/la novice, les enjeux de la formation à ce vœu par rapport à la vie fraternelle, les obstacles et les risques de dérives dans la formation. Enfin, ma dernière intervention proposera une synthèse consacrée au rôle de formateur et à la posture formative favorisant la transmission de la vie fraternelle.

### **Que veut dire prononcer des vœux ?**

Selon la *Règle de Saint Benoît*, il s'agit d'une promesse : le novice « promettra (*promittat*) » (RB 58,17), et « De cette promesse, il sera fait une pétition (*De qua promissione sua faciat petitionem*) ». Il y a une prise de parole devant tous accompagnée d'une formulation écrite du don de soi.

Qu'est-ce qu'une promesse ? C'est un engagement sur le futur. Quand on fait l'aumône ou quand on fait un don ou une donation, on engage le passé ; on apporte le fruit du passé. Quand on promet, on engage ce que l'on n'a pas encore dans les mains. On dit que tout ce dont on disposera est engagé.

Comment le peut-on, puisqu'on n'est pas encore dans la situation de demain. Pour ce qui concerne le passé, c'est moins risqué, même si ce n'est pas toujours aisé : j'ai à disposition un bien que j'ai hérité ou qui est le fruit de mon travail. Je peux en disposer pour le donner à qui je veux. Ce sera peut-être difficile de m'en séparer. Il va falloir renoncer à le conserver et il m'en coûtera peut-être. Mais c'est une décision que je peux réellement prendre car le bien que je donne est à ma disposition au moment où je prends la décision.

En revanche, lorsque je fais une promesse, j'engage ce dont je ne dispose pas encore. Comment puis-je savoir dans quelle situation je me trouverai demain et si je serai en mesure, à ce moment-là, d'honorer ma promesse. Lorsque je prononce des vœux monastiques, il s'agit même d'engager toute ma vie. Comment puis-je raisonnablement prononcer de tels vœux ?

Je ne le peux pas sur la base de ce sur quoi j'ai la maîtrise aujourd'hui. Je ne le peux que si je compte sur Celui qui est le maître de toute ma vie. C'est dans la foi et l'espérance que je le

peux : dans la foi et l'espérance que Dieu ne m'abandonnera pas et qu'il me soutiendra. C'est pourquoi, au moment de la profession, le frère ou la sœur dit :

« *Reçois-moi, Seigneur, selon ta parole et je vivrai,  
et ne me confonds pas dans mon attente.* » (RB 58,21)

Et si je prononce des vœux, je le ferai avant tout par amour : par amour de Dieu et des frères et sœurs. Les vœux que le frère ou la sœur prononce sont l'expression de la manière dont cet amour s'incarne concrètement dans la vie quotidienne.

### ***Quels vœux ?***

La Règle formule ces vœux à l'aide de trois termes : stabilité (*stabilitate*), conversion des mœurs (*conversatio morum*), obéissance (*oboedientia*). Vous les connaissez bien et je ne vais pas vous les présenter en détails maintenant. Nous les reprendrons dans les trois prochaines interventions. En lien avec le thème de notre session, c'est plus précisément le lien entre ces vœux et la vie fraternelle que nous allons chercher à approfondir :

Tu veux t'engager à la stabilité : qu'est-ce que cela a comme conséquences pour ta manière de vivre la vie fraternelle ?

Tu veux t'engager à la conversion des mœurs : qu'est-ce que cela a comme conséquences pour ta manière de vivre la vie fraternelle ?

Tu veux t'engager à l'obéissance : qu'est-ce que cela a comme conséquences pour ta manière de vivre la vie fraternelle ?

### ***A qui s'adressent les vœux ?***

Pour approfondir le lien entre les vœux et la vie fraternelle, il vaut la peine de s'arrêter un instant sur la question de savoir à qui s'adressent les vœux. Lorsqu'elle décrit le moment de la profession monastique, la Règle commence par dire que la promesse s'effectue *in oratorio coram omnibus*, à l'oratoire devant tous (RB 58,17). Le novice promettra devant tous stabilité, conversion des mœurs et obéissance. On pourrait en conclure que la promesse s'adresse à la communauté : « *je vous promets....* ».

Cependant le texte indique non seulement que les vœux sont prononcés devant tous, mais il précise que cela se passe à l'oratoire et poursuit que cela se passe devant Dieu et ses saints : *coram Deo et sanctis eius* (RB 58,18). Donc les vœux s'adressent aussi et même surtout à Dieu, comme le souligne la suite : « *... en sorte que, si jamais il fait autrement, il sache qu'il sera damné par celui dont il se moque.* » (RB 58,18). On peut craindre la réprobation des humains, mais bien pire serait la damnation divine. Il en ressort qu'au moment de prononcer les vœux, le novice s'engage premièrement devant Dieu, la communauté étant témoin de cet engagement. Cependant, elle n'est pas purement spectatrice, mais aussi partenaire de cet engagement. Il y a là une tension qui fait écho à celle que l'on peut éprouver entre amour de Dieu et amour du prochain : si l'un est premier et l'autre second, ne risque-t-on pas de privilégier l'un par rapport à l'autre ?

Cette tension et l'ordre entre les deux aspects vertical (amour de Dieu) et horizontal (amour du prochain) de l'engagement est aussi présente dans la suite de la description de la profession. Il est dit que la promesse est mise par écrit « *au nom des saints dont il y a là les reliques et de l'abbé en charge* » (RB 58,19). On retrouve les deux dimensions verticale et horizontale dans lesquelles se déploient l'engagement : les vœux mettent en relation avec les saints, réalité qui transcende l'ici et maintenant de la vie communautaire, mais aussi très concrètement avec cette communauté placée sous l'autorité de son abbé. Pourtant, lorsque le

document est signé, il est déposé sur l'autel (RB 58,20), ce qui rappelle la primauté de la relation à Dieu par rapport à la relation à la communauté : la pétition n'est pas déposée dans les mains de l'abbé.

Cet ordre, qui donne la priorité à l'engagement devant Dieu avant l'engagement devant la communauté s'exprime aussi dans la demande de soutien pour tenir les engagements : le novice commence par adresser sa demande à Dieu (RB 58,21 « *Reçois-moi...* ») avant d'aller se prosterner devant chaque membre de la communauté pour demander sa prière (RB 58,23).

Cette analyse du déroulement du rite de profession met clairement en évidence le lien entre vœux monastiques et relation avec la communauté. L'engagement s'adresse à la fois à Dieu et à la communauté, avec une primauté de l'engagement envers Dieu qui ne doit pas se vivre aux dépens de l'engagement envers la communauté. De même qu'il y a un premier commandement d'amour « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, ... » puis un second commandement d'amour « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », il y a l'engagement envers Dieu et l'engagement envers la communauté. Mais il s'agit de trouver le chemin qui unit ces deux engagements et non qui les oppose. Car s'il y a un premier commandement d'amour puis un second, Jésus enseigne que le second est *semblable* au premier (Mt 22,38). Et Paul rappelle aux Galates que toute la Loi trouve son accomplissement dans cette unique parole « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Ga 5,14). L'engagement envers Dieu s'incarne dans l'engagement envers la communauté. La stabilité promise à Dieu se vérifie dans la manière de tenir l'engagement de stabilité dans la communauté. La conversion des mœurs promise à Dieu se réalise dans la transformation de mes relations avec les membres de la communauté. L'obéissance promise à Dieu se concrétise dans l'obéissance à l'abbé et vécue dans la communauté.

### **Liens entre vœux et vie fraternelle : est-ce si évident ?**

Pour atteindre cet objectif, une formation est nécessaire.

Comment va-t-on donner une formation sur les vœux qui ouvre sur la vie fraternelle ?

Quelle formation va-t-on donner sur les vœux pour qu'elle ouvre sur la vie fraternelle ?

En quoi cette formation (la manière de la donner et son contenu) va avoir un impact sur la vie fraternelle ?

Ce sont les questions qui nous accompagnent durant ces journées de travail.

Mais avant de pouvoir y répondre, il importe de nous intéresser à la conception de l'engagement qui peut habiter les postulants au moment d'arriver au monastère. Il importe aussi de nous interroger sur ce que les novices peuvent en comprendre en voyant vivre la communauté. Comprendre que l'engagement dans la vie monastique vise principalement la vie fraternelle n'est pas forcément si évident que cela. La question est la suivante : Quand on prononce des vœux, pour qui s'engage-t-on ?

Car on peut prononcer des vœux pour soi-même, parce qu'on vise son propre accomplissement, sa propre réussite spirituelle.

On peut apprendre à respecter scrupuleusement les promesses que l'on a faites. Et les retombées sur la vie communautaire ne sont pas fraternelles. On s'acquiesce de politesses, de règles de ponctualité, d'exactitude, de bienséance...

En 2007, en préparation d'une session sur les engagements à laquelle j'avais été invité, on avait posé aux participants des questions comme : qu'est-ce qu'on attend des engagements ? Pourquoi s'engage-t-on dans la vie monastique, etc.

Les réponses ont rappelé les trois vœux formulés dans la règle bénédictine : stabilité, conversion des mœurs, obéissance. Qu'attend-on des engagements ? Que la personne qui s'engage vivent ces trois vœux. On pourrait s'arrêter là : la réponse est dans la *Règle*.

Pourtant, en lisant plus attentivement les réponses, j'ai été très frappé par le fait qu'elles étaient très centrées sur « ma vie », ce que je deviens, comment ma vie se transforme.

A l'évidence, tout le monde était d'accord pour dire qu'on entre dans la vie monastique pour devenir plus chrétien. La vie monastique est un lieu privilégié pour aider à devenir plus à l'image de Dieu, plus à l'image du Christ. Donc c'est un bon choix si on veut devenir plus chrétien. Très bien. Mais si l'on s'arrête à cela, le risque est alors de comprendre que la vie monastique est avant tout à mon service. Elle va m'aider, *moi*, dans *mon* cheminement spirituel.

### **Pourquoi s'engager dans la vie monastique ?**

Le risque existe de ne choisir la vie monastique que pour ce qu'elle apporte à la personne qui y entre. « Est-ce que cette vie m'aide à devenir une personne plus unifiée, plus réconciliée avec mon passé et avec moi-même ? » Certes, on peut espérer que la vie monastique offre un chemin de réconciliation et d'unification intérieure. Mais si c'est là la motivation principale pour choisir cette vie, il y a le risque que la communauté ne soit alors conçue que comme une sorte de « cadre thérapeutique » pour guérir les blessures du péché, comme un milieu de vie favorable qui aide les personnes à devenir des enfants de Dieu.

Que devient alors la relation entre les vœux et la vie fraternelle ? Concevoir la vie monastique principalement du point de vue de ce qu'elle apporte comme soutien et accompagnement aux personnes qui y entrent a pour effet de réduire la communauté à ce qu'elle apporte aux personnes. Il semble alors que la communauté n'a d'autre raison d'être que d'être au service des personnes qui y entrent, au service de leur développement personnel.

Pourquoi entrer dans telle communauté plutôt que dans telle autre ? Si je suis à la recherche de l'environnement le plus favorable à mon développement personnel, je vais chercher le meilleur lieu pour réaliser ce projet. Après un essai, si je constate que ce lieu ne convient pas, vraiment je chercherai une autre communauté, jusqu'à ce que je trouve *la* Communauté, celle qui sera la plus propice pour que je réalise mon développement personnel. Lorsque la relation entre novice et communauté s'établit de la sorte, c'est l'individu qui est au centre.

Admettons que la motivation pour venir au monastère s'énonce pour certains novices de la sorte. Et il n'y a là rien à reprocher à un débutant. Chaque personne en recherche peut avoir ses motivations personnelles pour venir frapper à la porte du monastère. Le désir de devenir plus chrétien est une motivation tout à fait louable pour entrer dans la vie monastique. Chercher un environnement de vie qui aide à cela est tout à fait compréhensible. Cependant, si cette motivation peut amener certains à entrer dans la vie monastique, elle me paraît insuffisante pour *rester* au monastère. En effet, pour rester, il faut à un certain moment que la communauté prenne plus d'importance que mon chemin personnel. C'est-à-dire, il faut à un moment ou à un autre, que je comprenne que pour que mon engagement devienne fécond, il est nécessaire qu'une inversion s'opère. Il s'agit de passer de « *la Communauté pour moi* » à « *moi pour la Communauté* ». Il importe que je comprenne à un certain moment que le fruit de mon engagement monastique n'est pas moi, mais que c'est la Communauté qui va rester quand je ne serai plus là. Du moins, c'est ce que l'on peut espérer, même si dans la conjoncture actuelle, la disparition de la communauté avant la fin de ma vie et de mon engagement se présente comme une éventualité. Nous y reviendrons quand nous parlerons du vœu de stabilité.

Non seulement la communauté a en principe pour vocation de perdurer à la fin de ma vie personnelle, mais elle précède l'entrée au monastère des novices. Et, dans l'histoire de la communauté, l'existence de la communauté est précédée par un appel. C'est l'écoute de cet appel qui a mené la communauté à se constituer. Nous allons reprendre ces deux aspects : l'entrée des novices dans la vie monastique est précédée par l'existence de la communauté qui est précédée elle-même par un appel. Chaque novice va suivre à son tour le chemin de l'écoute d'un appel – personnel d'abord – qui conduit à la vie fraternelle.

### **Précédé par un appel**

Faire des vœux définitifs : M'engager, c'est donner ma parole.

Nous vivons dans un monde où la parole tend à perdre de sa valeur. Il faut des écrits légitimés, authentifiés, des numéros, des cartes, des codes. Or, les vœux se prononcent. En les prononçant, le moine/la moniale engage sa vie. Par la parole, nous scellons une alliance entre un individu et une communauté et, à travers elle, avec Dieu.

C'est une parole *en réponse* à une parole qui nous précède. Le moine/la moniale qui s'engage s'est reconnu(e) appelé(e). Par l'engagement pris en prononçant les vœux, il/elle répond à cet appel. Il/elle fait alliance avec un amour qui le/la précède.

En cela, les engagements accomplissent notre ressemblance avec Dieu, que nous reconnaissons comme le Parlant par excellence. Tout a été créé par sa Parole. Sa Parole est créatrice. Dans les engagements, nous sommes institués 'parlants', semblables à lui, créateurs. Nous y trouvons notre véritable dimension d'êtres parlants. Sur le plan anthropologique, les engagements nous permettent de réaliser notre destinée céleste.

### **Une parole donnée**

Mais il ne s'agit pas seulement de parler, d'être des parlants. Cette parole est *donnée*.

De même que le moine/la moniale entre dans les quatre murs de sa cellule et y trouve la liberté dans l'appartenance, la parole donnée appartient dès lors à la communauté. C'est pourquoi, de même que l'entrée dans la cellule peut paraître une entrée en prison si elle n'est pas la concrétisation d'un don gratuit, la parole donnée peut paraître confisquée si elle a été extorquée sous la pression.

C'est pourquoi il faut une patience pleine de sollicitude pour accompagner l'émergence d'une parole qui puisse dire en vérité « je ». C'est la question du temps nécessaire au noviciat : est-ce que la durée du noviciat n'est pas parfois trop courte pour en arriver là ?

### **Parole et incarnation**

L'engagement, le 'oui', c'est une parole humaine qui ouvre la porte à la Parole.

L'engagement n'est pas la réalisation ; il marque un passage dans un processus d'incarnation. Car les engagements ne sont pas seulement des idées, des règles, des critères, des principes, l'énoncé d'un bon cadre de vie auquel on adhère.

Les vœux sont un acte d'amour.

« Donner sa vie ». Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis.

Donner sa vie est une expression de résurrection, de mort traversée (Jn 15 : porter du fruit).

Les engagements signent une 'mise au monde' après la 'matrice' du noviciat qui a porté...

Comment se peut-il que l'on s'engage pour la vie, que l'on puisse s'engager pour la vie ?

Ou plutôt, comment peut-il se faire que l'on soit dans l'incapacité de s'engager pour la vie ?

Tant que l'on envisage l'engagement à vie comme une estimation probabiliste d'un risque, tant qu'on l'aborde à travers une tentative de savoir ce que pourrait être demain, ou alors

comme un pari, l'engagement paraîtra une décision très lourde de conséquences et difficile à prendre.

En revanche, pour qui ne fait pas de projection sur l'avenir mais se fonde sur le présent, l'engagement peut devenir très simple. Il suffit qu'il résulte d'un seul lâcher prise. Accepter de ne pas savoir autre chose que le non-savoir sur l'avenir et la réponse pleine et entière du jour d'aujourd'hui à l'appel de Dieu. Une telle réponse est don, don de Dieu. C'est le 'oui' d'aujourd'hui. Un 'oui' reçu qui, pour le reste, s'en remet à Dieu.

Comment puis-je m'engager pour la vie ?

Parce qu'un Autre s'est engagé avant moi et que je dis 'oui' à la proposition que toute ma vie s'organise autour de ce seul bien. Cf. le *fiat* de Marie.

*Reprenons le parcours :*

De l'insécurité à la parole donnée : Quelle transformation !

L'être fluctuant, oscillant, est devenu un parlant.

S'il est là, pourtant, c'est déjà qu'il a entendu une Parole.

Car le/la novice n'est pas un être fluctuant, oscillant comme n'importe quel être à la dérive dans ce monde. Le/la novice sait qui lui a parlé. Il/elle sait qu'il/elle cherche.

D'où vient donc ce manque de consistance, de confiance en soi, en l'autre, en Dieu ?

C'est que le/la novice se découvre le jouet de peurs multiples :

Peur de perdre et de ne pas surmonter la perte, de ne pas lui survivre. Comment pourrais-je encore tenir debout Sans telle amitié, telle activité, la pratique d'un instrument de musique, etc.

Il s'agit de traverser l'angoisse de perte, le dépouillement, l'angoisse de mort.

Quel sera le point de mire, l'horizon qui au loin se dessine et qui paraît désirable, afin que je puisse prendre le risque de traverser ces angoisses ?

### **La communauté précède l'engagement**

Avec vous mes frères/ mes sœurs, coopérer avec Dieu à la construction de sa maison.

Avec vous, devenir Eglise, corps du Christ.

Disons-nous suffisamment que l'enjeu dépasse ma destinée personnelle et concerne le salut du monde ? Disons-nous suffisamment la portée eschatologique de l'engagement ?

Avec vous mes frères/ mes sœurs, accueillir le Verbe de Dieu pour qu'il trouve une place dans ce monde, pour le salut du monde.

Et alors, je peux dire *Fiat* !

C'est une question d'alliance.

Quand on a fait le choix de la vie monastique en communauté, qu'on a mis cela comme priorité principale pour engager son énergie vitale, évidemment, on reçoit ensuite le fruit de cet engagement. Ce fruit, c'est la communauté et son rayonnement prophétique. Par sa seule existence, elle fait voir que le choix de donner la première place à Dieu dans sa vie peut être un choix pour toute la vie. Sans dire que le choix de la vie monastique est mieux ou moins bien qu'une autre forme de vie, ceux et celles qui ont fait ce choix affirment simplement qu'en choisissant cette forme de vie ils ont fait le choix qui leur paraissait le meilleur pour eux, qu'ils l'ont fait librement, par amour, qu'ils eu envie de cette forme de vie. La Communauté, c'est le fruit de ce choix. Elle annonce au monde, par sa seule existence, que de vivre selon l'Evangile est un choix de vie. Et la fécondité de la Communauté, ça va être cela : nous réaliserons ensemble ce que je n'arriverais pas à faire tout(e) seul(e). En ce sens, il y a un passage du *je* au *nous*: la communauté, ce n'est pas mon fruit à moi, mais c'est le fruit de notre engagement ensemble.

Ce passage du *je* au *nous*, d'ailleurs, n'est pas réservé aux moines. On le retrouve dans la vie familiale, sous d'autres formes. Par exemple, des parents qui croient que leurs enfants sont leur fruit à eux vont devoir accepter que leurs enfants leur échappent. D'abord, on ne fait pas un enfant tout seul. Mais ensuite, ce qui va permettre à l'enfant de grandir ne se limite pas à ce qu'il reçoit de ses parents. La fécondité s'accomplit toujours dans un dessaisissement. Et l'on pourrait dire la même chose de toute fécondité, dans le travail, l'art, les relations, etc. Je ne peux jamais me définir simplement par ce que j'ai réalisé moi tout(e) seul(e). La vie se charge de nous l'apprendre.

Si je fais le choix de la vie communautaire, alors ce dessaisissement est plus directement visible dès le départ. Car, dans la vie communautaire c'est un repère fondamental pour tout le monde. En entrant dans la vie communautaire, on choisit de vouloir en vivre maintenant, tout de suite.

Si je crois donc que le fruit que je veux porter dans ma vie c'est la Communauté, que c'est en elle que s'accomplira ma fécondité, il est vrai qu'il vaut alors la peine de bien la choisir. Il vaut la peine, au moment de décider d'y entrer et de s'y engager de se demander : « Est-ce que je crois, ayant appris, qui je suis, qu'il y a ici quelque chose de suffisamment convaincant pour moi ? Est-ce que j'ai envie de participer à ce projet, librement ? » Il ne suffit pour s'engager dans la vie communautaire de constater simplement que cette forme de vie me fait du bien. Mais il faut que je puisse répondre affirmativement à la question : « Est-ce que je crois en ce projet ? Est-ce que j'ai envie d'y mettre mon énergie, pour m'y donner ? » Bien sûr que j'y vois des imperfections. Il en est ainsi dans tout le choix. Pour la personne qui se marie aussi, il ne s'agit pas de se demander si elle a rencontré le partenaire idéal, parfait. Mais, pour être en paix intérieurement, elle doit pouvoir répondre positivement à la question : « Est-ce que je crois qu'avec cette personne je vais construire quelque chose de vivant dans ce monde ? »

C'est une question d'ALLIANCE, entre un homme et une femme dans le mariage, entre une personne et une communauté dans la vie cénobitique, une alliance qui se nourrit de l'alliance entre Dieu et l'humanité et qui la rend visible. Il y a peut-être des petits détails qui me dérangent et d'autres choses qui me plaisent plus, mais la question fondamentale est : « Est-ce que je crois que je peux réaliser ici ma fécondité en faisant alliance avec cette Communauté ? »

C'est un choix de vie, le choix d'une personne qui est devenue adulte au niveau psychique, qui n'est plus simplement en train de dire : « Il faut qu'on s'occupe de moi parce que ça me fait du bien ». Une telle posture est un peu immature, c'est encore une position d'enfant. Elle n'est pas condamnable en soi. Il y a des moments où j'ai besoin qu'on s'occupe de moi, où je suis surtout centré sur moi. L'entrée dans la vie monastique est peut-être très marquée par cela. C'est aussi très fréquent quand on commence dans une nouvelle relation amoureuse, dans un nouveau travail. On voit surtout ce que cette relation nous apporte. Si cela ne commence pas ainsi, on ne s'engagera pas dans cette nouvelle relation, on n'y croira pas. Mais cela ne suffit pas. Il y a un moment où je ne dois pas seulement vouloir être comblé par l'autre, mais où je vais commencer à chercher comment réaliser quelque chose avec l'autre, dont j'ai constaté qu'il a par ailleurs des côtés totalement insatisfaisants. Parce que l'essentiel n'est pas la satisfaction ou l'insatisfaction, mais : Comment avec tout ce que je sais de moi et de l'autre, des autres, va-t-on réussir à réaliser quelque chose qui sera fécond ? Et c'est cela, avant tout, qui compte. Est-ce que je vois qu'il y a la possibilité d'accomplir ici qui je suis ? Est-ce qu'il y a une possibilité de me donner, ici, librement, pour la vie ? Et quand je m'engage ainsi, est-ce que je crois à ce que nous réalisons ensemble ici ? Est-ce que j'y crois au point de vouloir y consacrer sa vie ? Répondre à ces questions est de l'ordre de l'intime.

Personne ne peut répondre pour moi. C'est la liberté intime de la personne, la plus radicale. Ce choix se situe entre DIEU et moi. Parce que personne ne peut savoir à ma place. Les autres ne peuvent faire qu'une chose : m'aider à ne pas me contenter d'une réponse sans conviction.

### Dimension communautaire

Mais cette dimension prophétique se réalise plus dans l'engagement communautaire que dans la possibilité de faire un choix de vie personnalisé. Ne faudrait-il donc pas plus valoriser la dimension d'engagement communautaire ?

Pour le dire autrement, ce qui m'a frappé dans les réponses fournies en 2006, c'est l'absence de présentation de la vocation communautaire spécifique de chacune des communautés représentées dans la formation.

Comme si le seul projet communautaire, la seule raison d'être de la communauté, était de permettre à chaque moine/moniale de vivre son propre chemin. Ce qui va très bien dans le sens de la promotion de l'individualité, mais qui accorde bien peu d'attention au sens de la communauté pour le monde.

Un signe de contestation dans le monde ?

Faire communauté, n'est-ce pas un projet contestataire, provocant, qui vient faire signe dans le monde ? Un tel projet n'est-il pas attractif ?

*Avec vous, frères/sœurs...*

« *Ainsi la mort est à l'œuvre en nous, mais la vie en vous* » (2 Co 4,12)

Faire l'expérience de Pâques : oui !

Mais pas seul, chacun pour soi !

*Avec vous*, faire l'expérience de Pâques.

Dans notre monde marqué par l'individu, où tout tourne autour de l'individu, il me paraît essentiel de dire que le visage de Dieu, c'est la communauté réunie : le corps du Christ, l'Eglise, en non le chrétien individuellement.

D'où la question : est-ce que la communauté à un projet fort et clair *de communauté* auquel je suis invité à m'associer ?

L'engagement auquel je suis invité ne peut pas être seulement un engagement de responsabilité pour ma vie personnelle, car, pour un tel engagement, je n'ai pas besoin de choisir la vie monastique. L'engagement auquel la vie monastique m'invite doit très clairement m'inviter à faire avec d'autres l'expérience de Pâques, c'est-à-dire l'expérience de la constitution d'une communauté recevant le Ressuscité, constituée par le Ressuscité.

Il importe que le choix de la vie monastique communautaire mette en évidence très clairement que choisir la vie communautaire, s'y engager, a pour objectif de réaliser un projet que je ne pourrais pas réaliser seul. Or, cet aspect me paraît trop peu exprimé.

« *Ainsi la mort est à l'œuvre en nous, mais la vie en vous* » (2 Co 4,12) : Ce n'est pas seulement moi et toi, mais moi et vous. Il s'agit de passer de moi à la communauté. L'agonie, c'est pour qu'un don s'opère au profit d'une réalisation communautaire. Est-ce que nous savons dire quelle est la vocation reçue par notre communauté là où elle est placée dans le monde ? Pouvoir répondre positivement à cette question est décisif. C'est à cette condition que je peux m'engager dans une communauté, même fragile et choisir que son avenir dépende aussi de moi ; c'est à cette condition que je peux passer de la passivité à l'activité, pour la 'refonder' dans son projet d'aujourd'hui.

## Le vœu de stabilité

Rappelons ce que dit la Règle :

« Quant à l'atelier où nous œuvrons diligemment à tout cela, c'est l'enclôture du monastère avec la stabilité dans la communauté. » (RB 4,78)

Le moine fait vœux de stabilité.

### Qu'est-ce que la stabilité ?

« Que fait donc le moine de Saint Benoît animé par l'amour préférentiel pour le Christ ? Quel est son faire, son urgence ? (...). Pour y répondre, je retiens le mot de la *maison*, puisque, selon la *Règle des moines*, le monastère est moins la maison des moines que celle de Dieu et qu'il n'est la première qu'en étant la seconde. Là est l'œuvre principale, première du moine : *faire* la maison de Dieu, ou mieux, nous souvenant de David et de Nathan, *coopérer avec Dieu qui fait lui-même sa maison*. (...). Il s'agit de vivre avec lui [le Christ], de demeurer en lui. Telle est la vie monastique chrétienne : elle se veut stable dans le Christ. »

Denis HUERRE, L'expérience monastique face aux défis de la culture actuelle, *Collectanea Cisterciensia* 68, 2006, 169-191, ici 187.

Cette réflexion du père Denis vient éclairer le bilan effectué par une étudiante de Bachelor en théologie à la fin d'un séjour au monastère d'Hauterive, en Suisse, organisé dans le cadre d'une semaine intensive de cours. Se déclarant non croyante, elle disait :

« J'ai compris qu'il y avait deux aspects dans la semaine intensive passée ici : la vie avec le Christ et la vie communautaire. N'étant pas croyante, la vie avec le Christ ne m'intéressait pas, mais j'étais intéressée par la vie communautaire. Car je suis très sensible à la solidarité. Or, je constate que, dans le monde, les solidarités sont difficiles. Au bout d'un moment, les gens qui veulent la solidarité se désolidarisent. C'est pourquoi je me pose la question : la vie communautaire n'est-elle possible que parce qu'elle est située par rapport à un idéal plus grand ? Ne serait-elle pas possible sans le Christ ? »

La stabilité de l'engagement dans la communauté ne serait pas possible si elle ne s'adossait pas à la fidélité de l'engagement envers Dieu. Cette fidélité, Denis HUERRE la traduit par le verbe « demeurer ».

Il fait référence, bien sûr, au lien vital maintenu en permanence avec le Christ : « *demeurer dans le Christ* » dit-il. C'est l'image du sarment qui reçoit la vie qui lui permet de porter du fruit parce qu'il est porté par le cep : nous sommes porteurs de vie parce que nous restons attachés au Christ (Jn 15). Alors, comme le dit Jésus dans l'Évangile selon Jean, lui, le Christ, demeure en nous et nous en lui comme lui demeure dans le Père et le Père en lui (Jn 17). Si Jésus, dans l'Évangile de Jean décrit la vie spirituelle à l'aide du lien végétal qui permet le passage de la sève, ce n'est pas la seule manière qu'il utilise pour l'exprimer. Ailleurs, demeurer renvoie directement à l'habitation dans une maison : « *il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père* » (Jn 14, 2).

En ce sens, la stabilité ne se concrétise pas seulement dans un lien stable avec le Christ, mais aussi dans l'habitation de la demeure où il nous attend. Entrer dans la maison de Dieu, c'est un moyen d'entrer dans la maison de son propre cœur. C'est pourquoi un père du désert peut dire :

« *Entre dans ta cellule et ta cellule t'enseignera toutes choses* »  
Collection systématique, II,19.

Il ne s'agit pas de l'attachement à un lieu, mais à une communauté. Nous l'avons déjà dit, il s'agit d'une alliance avec Dieu qui passe par une médiation humaine. Et comme toujours dans l'alliance avec Dieu, celle-ci est asymétrique : ce n'est pas le novice qui entre dans la communauté qui fixe les conditions de la vie ensemble, de la manière de demeurer dans la maison de Dieu, mais il se reconnaît bénéficiaire de la grâce d'être reçu dans la communauté.

C'est à la communauté que s'adresse le vœu de stabilité : si la communauté est amenée à déménager, le vœu de stabilité suppose de suivre la communauté et de quitter le lieu géographique dans lequel on avait été reçu dans la vie monastique.

### **Enjeux et défis de la stabilité pour le/la novice**

Le vœu de stabilité se heurte à l'explosion de l'offre de mobilité qui s'est démocratisée au cours du 20<sup>e</sup> siècle. Si l'on compte le nombre de kilomètres parcourus chaque année par les gens habitant dans des pays occidentaux, on constatera par exemple sans difficultés que ce nombre était à la fin du siècle incomparablement plus élevés qu'au début du siècle. Et la tendance s'est encore accentuée au 21<sup>e</sup> siècle. Alors que la plupart des gens habitaient proches ou sur leur lieu de travail au début du siècle passé, on s'est mis progressivement à aller habiter de plus en plus loin du lieu où s'exerce l'activité principale.

Cela s'accompagne de la fragmentation des cercles d'appartenances. A la campagne, on pouvait sans autres retrouver dans l'équipe de football, la société de gymnastique, la chorale ou à l'église, les mêmes personnes, qui étaient d'ailleurs celles avec qui on travaillait toute la journée. Aujourd'hui, cela est devenu beaucoup plus rare. Les cercles des collègues de travail, des membres de sociétés sportives ou d'activités de loisirs, des membres de la communauté religieuse sont en général à chaque fois des personnes différentes. La mobilité n'est pas seulement géographique, mais on circule aussi d'un groupe d'appartenance à un autre.

A quoi s'ajoute les déplacements en lien avec les vacances et ceux qui ont lieu dans le cadre de la culture des loisirs. Au 19<sup>e</sup> siècle, les citadins aisés se déplaçaient l'été dans des propriétés de campagne situées parfois seulement à quelques kilomètres de la ville. Aujourd'hui, on va passer deux semaines à l'autre bout de la planète comme si on se rendait dans le village d'à côté.

Quant à la mobilité migratoire, elle a toujours existé. Mais elle était plus lente. La diffusion si rapide de la COVID à l'ensemble de la planète est la conséquence de l'accroissement considérable de l'accès à la mobilité pour tous. Selon les spécialistes des pandémies, la poliomyélite était connue en Egypte ancienne déjà, mais sa diffusion internationale à grande échelle n'a eu lieu qu'au 20<sup>e</sup> siècle, par exemple.

Dans ce contexte, l'idée de ne jamais quitter son chez soi paraît inconcevable et serait vécue comme une contrainte insupportable par la plupart de nos contemporains si on la leur imposait. De même, les personnes qui font toute leur carrière professionnelle à la même place de travail sont en voie de disparition. Et que dire des relations conjugales qui durent toute une vie ? Il semble que nos contemporains aient choisi l'instabilité comme règle de vie.

On comprendra dès lors sans peine que les vœux monastiques et l'engagement à vie que scelle une profession monastique fasse peur justement parce qu'elle empêche la mobilité à laquelle on est attaché comme à l'expression d'une liberté fondamentale. Dès lors, la fidélité à un lien d'appartenance, que suppose le vœu de stabilité, ne paraît pas à premier abord comme une promesse, mais plutôt comme un risque de mainmise.

## La stabilité : un défi à l'offre de mobilité

« *Abba Arsène étant encore au palais pria Dieu en disant : 'Seigneur, conduis-moi sur la voie du salut.' Et il lui vint une voix disant : 'Arsène, fuis les hommes et tu seras sauvé.'* »

Les apophtegmes des pères, Collection systématique II,3 ; Sources Chrétiennes 387.

L'entrée dans la vie monastique n'est cependant pas étrangère à toutes formes de mobilité. Elle suppose un détachement par rapport à la vie dans le monde, un déplacement qui n'est pas seulement intérieur, mais qui se concrétise par le déplacement géographique jusque dans l'enceinte du monastère. Dans la tradition des pères du désert, ce déplacement est décrit comme fuite au désert. L'apophtegme rapportant cette parole entendue par Arsène, « Arsène, fuis les hommes et tu seras sauvé » (cf. II,3, ci-dessus) est emblématique de cette première démarche. Le vœu de stabilité n'est au départ pas le vœu de rester là où on est mais la confirmation d'un changement de stabilité : on quitte, on fuit le monde, pour s'attacher à une communauté et demeurer au monastère.

### Fuir ou demeurer ?

Alors, faut-il fuir ou demeurer ? Si la vie monastique commence par une dé-stabilisation, La Règle de Saint-Benoît ne recommande pas d'en faire une instabilité continue. Il s'agit pour commencer de fuir, mais pas de faire de la fuite permanente un état de vie. La Règle est à ce propos très sévère à l'égard des moines gyrovagues (RB I, 10-11). Et le prologue met en garde contre la tentation de s'enfuir dès qu'on se trouve confronté à des exigences plus strictes (RB Prol 47-48). Il s'agit de fuir la captivité, mais pas le combat. Au contraire, la vie au monastère suppose un combat (p.ex. RB 49 : l'observance du carême). Il s'agit de vivre le détachement tout en s'efforçant de s'engager dans la vie proposée en la prenant à bras le corps. C'est déjà ce que Moïse enseignait au peuple d'Israël en prévision de son entrée dans la terre promise : quand tu seras installé, souviens-toi du temps où tu vivais au désert (Dt 8). Nous sommes des « *gens de passage et des étrangers* » sur cette terre, comme le dit la première Lettre de Pierre (1P 2,11). Il s'agit d'apprendre à demeurer tout en conservant une mentalité de nomade. Le vœu de stabilité endosse le choix de demeurer pour être fécond. C'est pourquoi le père Denis HUERRE parle de la vie monastique comme d'une vie dans une maison, la maison de Dieu. Cette maison comporte un lieu privilégié pour se tenir en présence de Dieu : l'oratoire. C'est pourquoi la Règle prévoit que ce lieu puisse être un lieu où le moine puisse demeurer en silence en présence de Dieu (RB 52).

### Confrontation à la monotonie

Mais un risque pour ceux qui mènent une vie régulière est celui de la monotonie. La vie s'y déroule immuablement au même rythme, chaque jour. Se pourrait-il que la stabilité se mue en immobilisme ?

La monotonie renvoie à l'absence de variations. Lorsque l'électroencéphalogramme ne présente plus de variations mais est plat, cela est synonyme de mort. La monotonie peut prendre l'allure d'une telle tranquillité qu'on pourrait la confondre avec la mort. La vie monastique confronte certains novices à l'angoisse de mort. Ils ont l'impression que le programme quotidien qu'on leur propose les dévitalise. Pour être soulagés de cette angoisse, ils peuvent être tentés de chercher le divertissement. Le penseur Pascal a beaucoup médité sur le divertissement dans lequel on s'engouffre pour fuir les questions existentielles. Alors on se tue au travail, on sombre dans la rêverie, on passe son temps à surfer sur internet, etc. La stabilité est subie plutôt qu'un fondement pour construire fidèlement au long des jours des relations fécondes avec Dieu et les frères ou les sœurs.

Dans cette perspective, ne pas être suffisamment stimulé par des variations plongerait dans la passivité. Face au danger de sombrer dans le désespoir, la monotonie oblige à se mobiliser pour trouver la nouveauté promise par la vie en Dieu. C'est, je crois, ce qui explique la créativité des moines tout au long de l'histoire. Ceux qui n'ont pas quitté le monastère sont ceux qui ont appris à se découvrir acteurs et pas seulement consommateurs.

### **La stabilité : un havre sécurisant**

La stabilité peut se présenter comme l'expression d'une entrave pour certains. Mais elle peut aussi être une bouée de secours pour d'autres. Car la mobilité et les déstabilisations permanentes auxquelles la vie moderne nous soumet peuvent épuiser ou angoisser. On peut aspirer à trouver une appartenance fiable, bienveillante, soutenante, rassurante. Certains jeunes ou moins jeunes échouent un jour à l'accueil d'un monastère, ne demandant que de pouvoir se poser pour une période suffisamment longue. Ils ont juste besoin de reprendre souffle et ne demandent ensuite que de pouvoir s'enraciner.

### **Stabilité de la communauté**

Cependant, la stabilité ne concerne pas d'abord le monastère en tant que complexe architectural et lieu géographique. La stabilité se rapporte à la communauté des frères ou des sœurs. Si d'aventure la communauté était amenée à quitter le lieu où elle vivait, soit de force (parce qu'elle serait chassée suite à des bouleversements politiques, par exemple) soit par choix (par exemple pour se déplacer dans un lieu plus retiré suite à l'envahissement du site par les touristes ou l'absorption du monastère dans un environnement citadin suite au développement de l'agglomération voisine), les moines ayant fait vœu de stabilité suivront la communauté dans son nouveau lieu de résidence.

Les circonstances évoquées comme causes d'un déménagement de la communauté sur un nouveau site se rapportent à des situations où la communauté a le dynamisme nécessaire pour perdurer au-travers des événements qui la conduisent à se déplacer. Aujourd'hui, le vœu de stabilité se heurte à l'incertitude que la communauté dans laquelle j'entre existera encore avant la fin de ma vie. La diminution des vocations et le vieillissement ont pour effet qu'un maître ou une maîtresse des novices est bien souvent obligé d'aborder la question de la stabilité de la communauté. Si la communauté ne peut pas garantir qu'elle tiendra la stabilité parce qu'à vue humaine elle est en train de disparaître, quel sens prend le vœu de stabilité pour un frère ou une sœur qui se prépare à la profession ? La responsabilisation du ou de la novice n'en est qu'accrue. Prononcer le vœu de stabilité ne se limite pas à choisir la fidélité par rapport à une communauté existante, mais avoir une conscience aiguë que l'avenir de la communauté dépend aussi de moi. Le ou la novice s'engage à porter avec la communauté telle qu'elle est aujourd'hui les choix qui détermineront son futur.

### **Lien entre le vœu de stabilité et la vie fraternelle**

Revenons à ce que disait l'étudiante qui était intéressée à la vie monastique principalement pour sa dimension communautaire : elle constate que la solidarité ne tient pas par elle-même et pour elle-même, si elle n'est pas enracinée dans un fondement qui la dépasse et la motive. La stabilité de la communauté ne tient pas par ses propres forces, mais par l'appel adressé par Dieu à chaque personne qui est entrée dans la communauté.

Ceci étant rappelé, faire vœu de stabilité, a pour effet de créer les conditions qui vont permettre la construction de la communauté. C'est parce que des frères ou des sœurs se sont

promis fidélité que la communauté a pu voir le jour. La fidélité construit la communauté. Le lien est donc étroit et direct entre vœu de stabilité et vie fraternelle.

### **Enjeux de la formation au vœu de stabilité par rapport aux défis auxquels est confronté le/la novice**

Comment former au vœu de stabilité ?

Lorsque nous avons parlé des défis auxquels confronte le vœu de stabilité, nous avons évoqué la mobilité comme expression de la liberté, l'exigence de stabilité comme expérience d'emprise ou de mainmise et la stabilité comme bouée de sauvetage lorsque tous les repères sont devenus mouvants.

Ces défis confrontent le/la novice à la question de la satisfaction de ses propres besoins, ou plutôt de la représentation qu'il ou elle en a. Pour certains, l'important est de préserver la capacité à l'autodétermination. J'ai besoin d'avoir *ma* liberté et je vérifie que j'en dispose par l'exercice de la mobilité. Ou bien je m'assure que je n'entre pas dans une forme de dépendance à l'égard de la communauté. Ou bien je m'assure que la communauté va bien prendre en charge ma sécurité.

Un enjeu primordial pour la formation est de permettre au/à la novice de quitter le point de vue des avantages ou des bénéfices pour soi-même. Quel bénéfice vais-je avoir en prononçant le vœu de stabilité ? Un tel point de vue reste centré sur soi. Nous avons parlé ce matin d'alliance. A l'alliance est associée la fécondité. Il s'agit de réorienter les défis. Plutôt que de me demander ce que la communauté apporte comme plus dans ma vie par rapport à ce que j'ai déjà en main, les vrais défis de la vie nouvelle à la suite du Christ consiste à se demander comment je vais porter du fruit. L'enjeu de la formation au vœu de stabilité est donc d'aider le/la novice à passer de la question des bénéfices pour soi à la question de la manière dont je vais pouvoir être fécond en faisant alliance avec la communauté dans laquelle j'entre de manière stable.

### **Enjeux de la formation au vœu de stabilité par rapport à la vie fraternelle**

Alors, comment former au vœu de stabilité de sorte à ouvrir à une vie plus fraternelle ?

Dans la suite de ce que nous avons dit jusqu'à présent, il s'agit d'orienter la formation vers la recherche d'une vie féconde. L'objectif est d'apprendre à discerner ce qui porte du fruit et ce qui en porte moins. Puisqu'il est question de la stabilité, c'est le fruit d'une relation qui privilégie la stabilité qui est en jeu. La question qui va guider la relecture, faite avec les novices, des expériences vécues semaine après semaine est celle de la fécondité : comment ma manière de vivre la stabilité porte-t-elle des fruits qui construisent la vie fraternelle. Cela je peux le constater soit en observant que je deviens plus fraternel, soit que des relations changent entre frères, entre sœurs, quand je m'engage de telle ou telle manière dans la vie communautaire. La question est donc : comment être fécond en faisant alliance avec la communauté dans laquelle j'entre ? Cela concerne très directement la vie fraternelle. L'alliance avec la communauté, c'est l'alliance avec les frères ou les sœurs qui composent cette communauté. L'alliance s'opère dans le déploiement d'une vie fraternelle. Les enjeux pour la formation au vœu de stabilité est donc de trouver les moyens pour développer des relations fraternelles durables avec les frères ou les sœurs. Le maître ou la maîtresse des novices fait des choix d'activités pour les novices, qui les mettent en relation avec des frères ou des sœurs différents, âgés, plus jeunes, dans différents services, et relit avec eux ce qui s'est passé dans la vie fraternelle. Ensuite, l'enjeu, c'est la persévérance pour que les relations se construisent. Dans cette persévérance se construit une fidélité à un engagement : tel frère

me fait souffrir à un moment donné, telle sœur me fait confiance, etc. Comment évoluent les relations ? Cette attention à l'évolution des relations concerne la stabilité, parce qu'elle est le choix de ne pas fuir, mais de demeurer dans la confiance, dans l'ouverture à l'Esprit-Saint, pour que la relation grandisse, qu'une histoire se construise entre le novice et la communauté. Une telle formation établit un lien clair entre le vœu de stabilité et la vie fraternelle.

Evidemment, une formation ainsi conçue engage dans des relations personnalisées. Elle mobilise aussi l'affectivité. Le détachement est valorisé par la vie monastique, mais la construction de la vie fraternelle établit des liens affectifs, et donc attache en quelque sorte. On s'attache à ses frères, ses sœurs. Il y a eu une méfiance par rapport à l'affectivité dans la vie monastique : on mettait en garde contre les « amitiés particulières ». Mais si l'on veut construire la vie fraternelle, et donc construire à l'échelle du monastère un monde plus fraternel, il va falloir accepter que le moine engage, dans la vie monastique cénobitique, sa vie émotionnelle et affective. Un des enjeux de la formation consiste alors à apprendre aux novices à nommer ce qu'ils vivent, à en parler, à parler d'eux-mêmes, de leurs peurs, de leurs joies et de leurs peines, de leurs sentiments. La stabilité, qui suppose un engagement qui embrasse à bras le corps toute l'humanité qui nous constitue, est tout le contraire d'une fuite de la vie émotionnelle et affective. Elle suppose une bienveillance à son égard, à la fois à l'égard de ses propres émotions, mais aussi à l'égard des expressions émotionnelles des frères ou des sœurs avec qui on est en relation. Ne pas les fuir, apprendre à les traverser : ce sont des aides pour pouvoir tenir le vœu de stabilité. Mais pour cela, il faut que le maître ou la maîtresse des novices n'ait pas peur de ses propres émotions, de sa propre vie affective et n'ait pas peur des émotions du/de la novice, et valorise le travail du/de la novice pour apprendre à se connaître et apprivoiser sa propre vie affective.

### **Obstacles et risques de dérives dans la formation au vœu de stabilité**

Pour terminer, mentionnons encore ici des obstacles ou risques de dérive dans la formation au vœu de stabilité.

#### **Le risque de repli sur le seul chemin personnel**

Dans ma conférence de ce matin, j'ai fait référence aux questions qu'on avait posées en 2007 aux participants d'une session sur les engagements monastiques. Parmi les questions était évoqué le problème de la stabilité dans une communauté et un lieu alors que la communauté n'est plus en mesure d'offrir une stabilité assurée en raison de son vieillissement. L'une des réponses à cette question disait :

« Notre réalité monastique a perdu une 'stabilité de forme', il s'agit de vivre et donc de proposer une 'stabilité de fond' (conformation au Christ, conversion de vie...). »

Cette proposition risque de conforter une sorte de 'repli' sur le seul chemin personnel. La fragilisation de la communauté oblige les moines à cumuler les responsabilités diverses. Ils accomplissent leurs tâches en étant souvent seuls de longues heures, ou en contact avec des employés plus qu'avec des frères et sœurs. Pour construire les relations fraternelles, cela demande plus d'efforts pour créer les occasions de rencontres, de moments passés ensemble. Se rendre présent fidèlement pour des tâches en commun risque de se limiter aux temps d'offices et de repas. Bien sûr, en-dehors de ces temps passés ensemble, on remplit fidèlement les tâches confiées, par amour pour les frères. Mais la provocation de la présence de l'autre dans le vivre ensemble s'estompe. S'il ne reste de la stabilité que la « stabilité de fond » dont parle la personne qui a répondu aux questions posées en 2007, quelle différence entre la vie en communauté et une vie de célibat en plein monde ? Là aussi, on peut vivre une « stabilité de fond ».

Cependant, la personne qui avait donné la réponse que nous venons d'évoquer, ajoute ensuite : « Mais il y a bien une forme pour vivre le fond ! ».

C'est là je crois un enjeu de la formation au vœu de stabilité : proposer aux novices des activités au cours de la journée dont la forme familiarise avec la vie communautaire.

### Confondre la stabilité avec le respect de restrictions formelles

Pour exercer la stabilité, on peut insister durant le noviciat sur l'absence ou la très forte limitation des déplacements hors du monastère : pas de visite à la famille, pas de retraite hors du monastère. Les visites de l'extérieur (famille, amis) sont aussi limitées. Il le faut si l'on veut permettre au/à la novice de vraiment s'immerger dans la nouvelle forme de vie à laquelle il/elle se prépare. Mais cela ne garantit pas la formation à la stabilité. On peut rester toute une année au monastère et être en permanence ailleurs en pensées. « *Là où est ton trésor, là aussi sera ton cœur* » (Mt 6,21). Dans ce contexte, Jésus invite à amasser des trésors dans le ciel plutôt que sur terre, dans des greniers par exemple. Mais qu'est-ce que le ciel ? N'est-ce pas le lieu de la vie en Dieu ? Pourquoi est-ce que la vie fraternelle ne pourrait-elle pas être une manière de vivre la vie en Dieu ? Il s'agirait donc d'inviter les novices à faire de la vie fraternelle un de leurs trésors, pour que la communauté entre dans leur cœur.

## Le vœu de conversion des mœurs

Nous allons aujourd'hui parler du deuxième vœu mentionné dans la *Règle de Saint-Benoît* : le vœu de conversion des mœurs.

### Qu'est-ce que la conversion des mœurs ?

Dans l'expression de « conversion des mœurs », Saint Benoît englobe les vœux de pauvreté et de chasteté. Mais c'est bien plus que de renoncer à posséder à titre personnel des biens matériels et de vivre dans la continence. Il s'agit d'une transformation profonde de l'être à laquelle le moine consacre son labeur tout au long de sa vie. Je pense que ce n'est pas par hasard que Saint Benoît a placé ce vœu entre les deux autres. C'est le vœu qui engage au plan le plus intime et qu'il serait impossible de prononcer s'il n'était pas adossé aux vœux de stabilité et d'obéissance qui lui garantissent le cadre protecteur nécessaire pour s'égarer en s'appliquant au travail intérieur. En effet, la mise en œuvre des vœux de stabilité et d'obéissance peut s'arrimer à des consignes simples : demeurer dans sa cellule ou ne pas quitter la communauté, pour ce qui concerne le vœu de stabilité, faire tout ce que les supérieurs me diront de faire, pour ce qui concerne le vœu d'obéissance. En revanche, pour ce qui concerne la conversion des mœurs, on a vite fait de dire « convertis-toi », mais la manière de s'y prendre concrètement pour mettre en pratique cette injonction fait l'objet d'une quête qui occupera toute l'existence. C'est ainsi que l'appel à la conversion par Jésus dans l'Évangile selon Marc – « *Convertissez-vous, le règne de Dieu est proche* » (Mc 1,15) – lui-même précédé par la proclamation du baptême de conversion par Jean le Baptiste (Mc 1,4), ouvre la prédication de Jésus qui initie son ministère public. Suite à cet appel, il faut tout le récit de l'Évangile pour comprendre ce que cela implique et comment cela se déploie.

Sur le versant de la pauvreté, il y a tout un travail intérieur de désappropriation et de dépossession, y compris de soi-même. Sur le versant de la chasteté, il y a tout un travail d'unification intérieur. Considérons successivement ces deux versants du chemin de crête que constitue la conversion des mœurs.

Pour commencer, sur le versant de la pauvreté donc, la conversion des mœurs se concrétise par le renoncement à se donner à soi-même la sécurité par la possession de biens de toutes sortes : matériels, honneurs, privilèges, savoirs, etc. Dans une retraite sur la désappropriation de soi, je méditais entre autres sur la rencontre entre Jésus et l'homme riche (Mc 10,17-31). Cet homme demande ce qu'il doit faire pour avoir la vie éternelle et Jésus lui répond : « *Une seule chose te manque ; va, ce que tu as, vends-le, donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens, et suis-moi* » (Mc 10,21). A celui qui est situé dans une logique de l'accumulation, Jésus répond que ce qui lui manque, c'est un espace vide, une disponibilité intérieure. J'écrivais à ce propos que la vie véritable, la vie éternelle, « ... ne se laisse pas enfermer dans une liste d'acquis ou de réalisations. La vie éternelle ne trouve pas sa place dans ce qui est statique. Elle est absente des bilans de fortune car elle ne peut être retenue par qui voudrait la posséder, la maîtriser. La vraie vie ne se déploie que là où elle peut circuler. Elle a besoin d'espace. Elle est comme l'oiseau : il ne peut déployer ses ailes et prendre son envol si on l'enferme dans une cage. »

Les novices vont donc être invités à se défaire de toute attache captatrice, de toute emprise, des injonctions asservissantes aussi, des rapports idolâtres à une représentation idéalisée de la communauté ou à des représentations de soi héritées des évaluations et jugements reçus des autres. La première tâche des maîtres et maîtresses des novices en ce domaine réside

assurément dans le patient travail qui amène à prendre conscience de la diversité des attaches qui occupent tout l'espace intérieur et débordent dans l'espace extérieur.

Sur le versant de la chasteté, la conversion des mœurs amène à une unification intérieure. Lors de la consultation de 2007 dont j'ai parlé hier, une question était énoncée ainsi, à propos de la vie monastique : « A quoi s'engage-t-on ? ». Une réponse reçue était libellée ainsi :

« C'est l'engagement de tout l'être (corps, intelligence, cœur) à la suite du Christ dans une communauté qui est celle-ci et pas une autre sous une abbesse à laquelle on fait confiance pour nous conduire et sous la règle de St-Benoit qui est un chemin évangélique, un chemin de vie. »

Mais l'engagement de tout l'être ne va pas de soi. Parce que notre vie moderne ne favorise pas cette unité intérieure. Elle nous éclate, au contraire. Beaucoup de nos contemporains passent des heures assis sur une chaise, souvent devant un ordinateur, à accomplir des tâches qui ne sollicitent principalement que les facultés cognitives. Comment est-ce que le corps y trouve son compte ? Et la vie émotionnelle ? Je connais ainsi un moine qui s'occupe de comptabilité dans son monastère et qui souffre de cela. Il est, de longues heures, seul dans un local à accomplir une tâche où il peine à rester connecté de manière ajustée à son corps et à son affectivité : pas de contact direct avec la nature et avec ses frères. Dans ce désert affectif, il lui arrive de surfer sur internet en quête d'images de femmes attractives. Peut-on en vouloir à son abbé de placer son frère dans une situation si éprouvante alors que la communauté a beaucoup rétréci et qu'il faut répartir les forces de travail de la manière la plus efficace possible ? Bien sûr, en effectuant sa comptabilité, le frère pourrait nourrir son service de sa prière pour ceux qui sont concernés par les chiffres qu'il traite : les clients du magasin, les hôtes, les fournisseurs, les frères qui réalisent les produits qui permettent au monastère de subsister, etc. Oui, bien sûr. Mais arriver à insérer ainsi l'activité cognitive dans un réseau relationnel qui nourrisse la vie affective résulte d'un combat spirituel victorieux dont le chemin prend peut-être du temps à se tracer dans la vie intérieure d'une personne. Ce chemin unifie, mais peut prendre de longues années pour s'accomplir. Pour les novices, il est certain, à part quelques exceptions, qu'ils n'en sont qu'au début et que la recherche de l'unification de l'être place devant de réels défis.

### **Enjeux et défis de la conversion des mœurs pour le/la novice**

Concernant la pauvreté, la conversion des mœurs rejoint une prise de conscience contemporaine d'une brûlante actualité, à savoir qu'il s'agit de modifier en profondeur notre manière de traiter la planète. Nous nous approprions ses ressources, nous exploitons sans vergogne la force de travail des habitants de pays moins favorisés pour des salaires de misère, nous dilapidons l'énergie dans nous disposons. Il s'agit d'entrer dans ce que Pierre RABHI appelle la « sobriété heureuse »<sup>1</sup>. On peut se réjouir de la mobilisation des jeunes générations pour changer nos mentalités. Mais on constate aussi qu'il n'est pas si évident de modifier nos habitudes.

Les novices qui arrivent au monastère sont traversés par ces contradictions. La vie au monastère va inévitablement provoquer leur mise en lumière. Et même si l'on est de bonne volonté pour faire des choix qui vont dans le sens de la sobriété, cela peut exacerber des peurs pas faciles à rassurer : peur de se dévitaliser, peur de s'effondrer, angoisse de ne plus être soi-même, angoisse de mort. Ceux qui sont traversés par ces peurs vont devoir accepter d'affronter la peur du manque pour faire l'expérience de la grâce de Dieu qui vient combler une attente confiante. Mais pour que la confiance grandisse, il n'y a pas d'autre chemin que la

---

<sup>1</sup> P. RABHI, P. (2010). *Vers la sobriété heureuse*. Actes Sud.

traversée des peurs et angoisses, avec toutes les représentations imaginaires et les réactions somatiques qu'elles peuvent déclencher ou alimenter. Et quand je parle de confiance qui grandit, je parle de la confiance dans trois directions. Il y a bien sûr la confiance en Dieu, dont nous venons de parler : en tout, j'apprends qu'il pourvoira et ma confiance en lui grandit. Il y a aussi la confiance dans les autres : les frères, les sœurs, au-delà de leurs défaillances momentanées ou de leurs défauts incorrigibles, sont aussi animés par le vœu de conversion des mœurs et en recherche de faire de la demeure commune un lieu où il fait bon vivre en présence de Dieu. Et il y a la confiance en soi. Elle aussi grandit dans l'expérience de la traversée des peurs et des angoisses de manquer, de ne pas y arriver. Les novices n'apprennent pas seulement à connaître Dieu et la communauté, ils apprennent aussi à se connaître et à savoir quelles sont leurs forces et leurs faiblesses. La confiance en soi se manifeste par l'assurance placée dans les forces qui sont les miennes et par la capacité à demander de l'aide là où je suis confronté à mes fragilités et ma faiblesse.

Pour ce qui concerne la chasteté, nous l'avons rattachée à l'unification de l'être, là où le monde moderne nous sur-sollicite de multiples manières, au risque de nous désarticuler intérieurement. L'enjeu est de subordonner tout ce qui nous anime à l'amour de Dieu et du prochain. Je suis traversé par un désir de connaissance ou de tendresse, j'ai une telle envie de bien faire que je risque de me défoncer au travail, etc. Comment, sans renier ces divers élans qui trouvent leur source dans ma chair et sont donc l'expression d'une part de mon être, leur proposer des voies de réalisation qui assument toute leur force vitale en leur permettant de participer au projet commun de la vie communautaire ?

Le défi est ici de ne pas succomber à la recherche de satisfaction immédiate du désir, une satisfaction chaotique parce que pas en communion intérieure avec tout ce qui constitue l'être. Or internet et le monde virtuel donnent la possibilité de faire éprouver à notre psychisme des sensations plaisantes, mais déconnectées de toute réalité concrète et donc sans fécondité, c'est-à-dire sans participation à la construction de l'être intérieur, ni de la vie communautaire. Mais pour ne pas succomber à la recherche de satisfaction immédiate du désir, il s'agit non de condamner le désir comme illégitime, mais de prendre le temps d'écouter quelle est son attente profonde et de chercher comment l'associer à la construction de l'être intérieur et de la vie communautaire.

### **Lien entre le vœu de la conversion des mœurs et la vie fraternelle**

En ce sens, le lien entre le vœu de la conversion des mœurs et la vie fraternelle paraît évident. L'être dont les mœurs ne sont pas converties cherche avant tout son propre intérêt. Il a des besoins, des attentes, et met tout son effort à les combler. Il est centré sur lui-même. Ainsi, il y a le risque que la vie monastique soit instrumentalisée par le ou la novice pour combler son attente personnelle. On vient alors au monastère pour y trouver quelque chose en plus. Comme si la communauté était d'abord là pour ce qu'elle apporte aux novices. On risque même alors parfois de confondre la communauté monastique avec une communauté thérapeutique.

Faire vœu de conversion des mœurs inverse le sens de la relation entre soi et la communauté. Au lieu de se concevoir soi-même au centre du cocon protecteur de la communauté, donc dans une posture égocentrique, la conversion des mœurs (me) déplace en périphérie. J'apprends à devenir un parmi d'autres, constituant avec les frères ou les sœurs de la communauté cette enveloppe protectrice capable d'accueillir la présence du Christ en son centre, dans ses diverses modalités. Par la prière commune plusieurs fois par jour, se reforme périodiquement et se renouvelle jour après jour ce tissu communautaire qui enveloppe en son cœur l'espace de disponibilité pour accueillir le seul Seigneur des lieux. C'est là que la

communauté expérimente la visite du Seigneur dans l'écoute de sa Parole proclamée et méditée. C'est là aussi qu'est accueillie la présence eucharistique du Christ lors de la célébration liturgique de la communauté rassemblée. Plus largement, la communauté expérimente aussi la visite du Christ dans l'accueil des hôtes ainsi que dans les relations fraternelles, que ce soit au réfectoire, à l'infirmerie, au travail ou dans des moments de détente.

Dès lors, le vœu de conversion des mœurs entretient un lien direct avec la vie fraternelle. En choisissant de prendre sa place dans le tissu de l'enveloppe communautaire, le frère ou la sœur va s'efforcer de s'intégrer de manière solidaire dans ce tissu en créant des liens solides avec les frères ou les sœurs qui l'entourent. Dans un esprit de pauvreté, il renoncera à imposer sa propre manière de voir les choses pour s'imprégner de la vision commune en se mettant à son service. Ce qui ne veut pas dire éteindre toute créativité. Car les dons de chaque frère et de chaque sœur sont une richesse pour la communauté qui va chercher à les faire fructifier. Être pauvre, c'est aussi accepter de donner ce que l'on a reçu sans le considérer comme un bien propre, de sorte à ce que toute la communauté en soit enrichie. Et être chaste, c'est ne pas chercher à l'imposer aux autres, dans une autosatisfaction de tout le bon dont on peut faire profiter les autres. Il s'agit de trouver les chemins pour faire alliance avec les richesses dont les autres font eux aussi profiter la communauté. La dimension fraternelle se caractérise ici pas le patient travail pour unifier les élans de chacun au service de la vie commune et de projets discernés communautairement.

### **Enjeux de la formation au vœu de la conversion des mœurs par rapport aux défis auxquels est confronté le/la novice**

Le défi principal auquel sont confrontés les novices lorsqu'il est question de conversion des mœurs se situe, à mon sens, dans la moralisation de l'évaluation de ses propres conduites. Depuis le premier jardin, l'être humain cherche à juger ce qui est bien et ce qui est mal (Gn 3). En arrivant au monastère, le ou la novice a des idées sur les comportements qui plaisent à Dieu et ceux qui ne lui plaisent pas. Par rapport à la pauvreté, il/elle est conscient de manques de détachement dans certains domaines. Dans le domaine de l'alimentation, le ou la novice s'accusera de trop manger ou de vouloir excessivement contrôler son poids. Dans le domaine de la possession d'objets matériels, il ou elle se reprochera un attachement affectif à tel ou tel objet. Dans le domaine des connaissances, il ou elle se reprochera de ne pas renoncer facilement à savoir mieux que les autres, Par rapport à la chasteté, le ou la novice se reprochera d'avoir certains fantasmes, des conduites masturbatoires, d'avoir des sentiments à l'égard de tel ou telle personne. Le/la novice se reprochera aussi de ne pas mieux contrôler ses émotions de colère ou sa tendance à la bouderie. La liste n'est pas exhaustive. Ce que je veux souligner ici, c'est que le ou la novice souffre le plus souvent déjà avant d'arriver au monastère d'avoir des comportements semblables à ceux qui viennent d'être décrits. En choisissant la vie monastique et le vœu de conversion des mœurs qui l'accompagne, le/la novice espère une transformation de ce qui le fait souffrir ainsi. Il/elle risque de passer son temps à évaluer s'il y a des améliorations dans ces domaines afin de pouvoir apprécier si la conversion des mœurs souhaitée s'opère effectivement ou non. Or cette manière de concevoir la conversion des mœurs ne peut être qu'une occasion de souffrances supplémentaires : le/la novice se met sous la pression d'une amélioration attendue, tout en constatant que les progrès sont maigres. Il/elle risque le découragement à brève échéance.

L'enjeu de la formation consiste à sortir du cercle vicieux dans lequel il est si facile d'entrer : on poursuit une image idéale de soi, on échoue à l'atteindre et, par conséquent, on augmente encore la pression sur soi pour l'atteindre enfin.

L'enjeu principal de la formation se situe ici dans un décentrement : accepter de se perdre de vue, en quelque sorte, pour se recevoir des autres. Il s'agit de renoncer à porter un jugement sur soi-même, de renoncement à viser sa propre justice.

Sur le plan de la pauvreté : Beaucoup de novices ont déjà eu une vie indépendante, un métier, ont voyagé... Je me rappelle d'un homme à qui on demandait de ramasser des feuilles mortes en automne. Dans ce monastère, la méthode était manuelle. On utilisait des râteliers et de grandes toiles dans lesquelles on déposait les feuilles mortes, puis on les nouait et on les chargeait sur un char qu'on amenait jusqu'au compost de feuilles. Cet homme avait eu l'habitude de travailler avec une souffleuse. Il ne comprenait pas que le monastère ne s'équipe pas d'une souffleuse. Quand il en a demandé une, on lui a répondu que ce n'était pas le style de la communauté...

Il s'agit donc de quitter ses propres représentations pour adhérer aux options de la communauté. Il y a un dépaysement inévitable qui bouscule.

Sur le plan de la chasteté, la question est : Comment est-ce que je regarde ma sœur, mon frère ?

Il se peut que je le/la juge. Nous avons parlé du renoncement à porter un jugement sur soi-même. En lien avec la chasteté, il s'agit aussi de renoncer à juger l'autre. Veillez à la chasteté de mon regard œuvre pour l'unité. C'est travailler contre tout ce qui divise, non seulement en moi, comme nous en avons déjà parlé, mais aussi contre tout ce qui divise dans les relations avec les frères, les sœurs dans la vie communautaire.

Donc :

Renoncer à avoir une emprise sur l'autre.

Respecter l'intimité de l'autre

Ne pas être intrusif dans l'espace de l'autre

Ne pas fouiller dans les affaires de l'autre

Ne pas laisser « traîner les oreilles »

Qu'est-ce que je fais lorsque je surprends quelque chose qui concerne l'intimité de l'autre alors que je n'ai pas cherché à le voir ? Ou qui concerne quelque chose que l'autre n'aurait pas voulu que je sache ?

Ne pas chercher à en faire un pouvoir gagné sur l'autre

Et si c'est quelque chose qui me paraît répréhensible ? La miséricorde couvre une multitude de péchés (Pr 10,12 ; 1P 4,8 ; Jc 5,20)

Si l'autre le sait, si l'autre ne le sait pas...

Se posera peut-être la question pour moi de savoir, au cas où je me tairais, si je risque d'entrer dans la complaisance

Eviter absolument tout bavardage

La chasteté concerne aussi bien ce qui entre en moi, en mon cœur, par la manière dont je regarde que ce qui sort de moi, par ma bouche.

Si nous sommes honnêtes, nous devons bien constater que nous ne sommes pas chastes. Notre regard, notre langue ne travaillent pas toujours à l'unité. Le fait de prononcer des vœux, qui rangent dans la Règle de Saint Benoît la chasteté dans la conversion des mœurs, indique que la vie que l'on choisit est un chemin de conversion. Un regard chaste, une langue chaste ne sont pas des acquis de départ, mais le but visé.

Ce but répond à l'appel de Dieu à l'aimer de *tout* son cœur, de *toute* sa force, de *toute* ta pensée, et son prochain comme soi-même (Mt 22,37-39 //). Jésus reprend le commandement

d'amour de Dieu du livre du Deutéronome (Dt 6,5) et de l'amour du prochain du Lévitique (Lv 19,18).

« *Vaquer à la perfection du divin amour* » dit Saint François de Sales. La perfection, ce n'est pas une perfection déjà réalisée, mais c'est vaquer dans le but que l'amour divin arrive à sa perfection, s'accomplisse, arrive à son accomplissement.

On choisit la vie monastique en vue d'une fécondité. Quand l'amour de Dieu s'accomplit, il porte des fruits. L'amour de Dieu invite à une dé-maîtrise, à une forme de renoncement à se posséder soi-même. En ce sens, la fécondité résultera de ce que je serai toute entier dans un seul élan. Elle résultera de ma collaboration au travail d'unification intérieure que Dieu accomplit en moi par son Esprit.

Aimer Dieu de tout son cœur, de toute sa force... C'est l'expression d'une vie unifiée, ou au moins qui désire être unifiée. La vie monastique, je crois, confronte très rapidement au constat que nous ne sommes pas spontanément unifiés. Nous avons tellement facilement tendance à penser que certaines actions, certains moments, certaines pensées, sont plus près de Dieu que d'autres. Nous avons si vite tendance à penser qu'il y a en moi des aspects plus spirituels chez moi que d'autres. Et nous nous compartimentons. Or tout ce qui me constitue est près de Dieu, puisque c'est Dieu qui m'a créé comme je suis. Tout vient de lui : mon corps aussi bien que mes sentiments, mes colères aussi bien que mes pensées les plus spirituelles. Il va donc falloir apprendre que si je suis en colère, je peux aimer Dieu avec ma colère. Que ce n'est pas seulement quand je suis un enfant sage que je suis près de Dieu, comme si, quand je suis rebelle, je serais forcément plus loin de Lui. Je peux être aussi près de Lui quand je suis sage et quand je suis rebelle, parce que ce n'est pas moi qui détermine la distance. Je sais peut-être moins que je suis près de Lui quand je suis rebelle. Je crois peut-être que je suis plus près de Lui quand je suis un enfant sage. L'enjeu est alors de se rappeler que Jésus dit que ce sont les prostituées et les collecteurs d'impôts qui sont plus près d'entrer dans le Royaume que les pharisiens et les scribes. Parfois, en effet, tout ce que je construis pour croire que je suis bien spirituellement fait obstacle, empêche une ouverture chez moi, pour que le Christ me rencontre. En fait, quand je suis lamentable, j'ai beaucoup plus de chance qu'Il puisse entrer en contact avec moi.

Donc, quand je dis « aimer avec tout », je dis que je ne trie pas en moi entre ce qui serait bon pour Dieu et ce qui ne serait pas bon pour Lui. Je dis: « Tout ça, c'est mon humanité. » Alors, effectivement, il y a un tri quand je cherche qui je suis, quelle est mon identité, ce qui est vraiment moi, ce qui n'est pas à moi. C'est un vrai travail que le maître ou la maîtresse des novices accompagne. Prenons un exemple : un/une novice découvre qu'il/elle est impatient(e). Mais est-ce que c'est seulement de l'impatience ? C'est peut-être aussi un désir ardent. Comment faire de cette impatience un désir ardent, qui ne supporte pas simplement que les choses soient moyennes, molles, .... Pour que cela devienne quelque chose de très constructif, dont les autres pourraient aussi profiter. C'est ainsi que le maître ou la maîtresse des novices peut aider le/la novice comment aimer avec toute son impatience pour s'unifier un peu plus.

C'est bien ce que dit abba Macaire :

*« L'âme (psuchè) doit rassembler les pensées comme une mère ses enfants et attendre le Seigneur dans une foi solide pour qu'il lui enseigne la véritable prière sans distraction »*

(Apophtegmes de pères du désert, collection systématique, XI,49).

L'apôtre Paul, par exemple, c'est un sauvage d'une certaine manière, un personnage impétueux, extrême. D'abord, il avait persécuté tout le monde, avec violence, puis, une fois

qu'il est devenu chrétien, il reste le même personnage avec son caractère débordant d'énergie. Il court partout, avec un zèle ardent qu'il met au service de la mission. Vous pouvez prendre plusieurs exemples comme cela: François d'Assise, Ignace de Loyola... Si vous comparez leur personnalité avant qu'ils soient engagés au service du Christ et après, il y a une grande continuité. Ce qui change, c'est l'orientation qu'ils donnent à ce qu'ils sont. Ils cherchent à servir Dieu avec tout ce qu'ils sont. Parce-que si je ne fais pas avec tout ce que je suis, c'est que je suis en train de penser qu'il y a des aspects de mon humanité qui n'ont pas leur place dans la vie chrétienne. Et cela pourrait conduire à penser qu'il y a certaines personnes dans le monde qui n'auraient pas leur place dans le Royaume de Dieu. Or le Christ est venu nous sauver chacun tout entier. Donc, le travail de réconciliation consiste aussi à faire la paix en moi, entre tout ce qui me compose, pour que tout tienne bien ensemble à l'intérieur de moi.

Au départ de l'existence, chacun de nous est constitué et se construit avec des choses qui sont en tension, qui se contredisent, qui ne sont pas tout de suite en harmonie. C'est ainsi. Et c'est tout un travail d'apprendre à les unifier. En ce qui concerne les polarités qui nous habitent, il faut par exemple savoir s'arrêter, se reposer, mais il faut aussi savoir se mettre en route, ne pas rester au lit. Je suis fait de ceci, de cela. Quand je dis „il faut“, ce n'est pas une injonction. Je dis seulement que c'est constitutif de tout être humain, que j'en ai besoin pour mon équilibre et que ce serait une mauvaise compréhension de la vie chrétienne de croire qu'il faut toujours être actif ou au contraire ne plus rien faire en attendant tout de Dieu. Oui, il y a des moments où je dois pouvoir m'arrêter. Mais ce n'est pas tout. Il y a en chacun de nous des processus biologiques qui servent à nous mettre en route, d'autres pour nous signaler qu'il est temps de s'arrêter. Et l'équilibre entre les deux n'est pas exactement situé de la même manière chez tout le monde. Cependant, ce qui est commun à tous, c'est l'équilibre, l'alternance. Donc, il y a des forces contraires à l'intérieur de nous qui sont les unes et les autres nécessaires à la vie. Et c'est parce qu'on trouve un bon équilibre en ces forces contraires qu'on arrive à avoir une vie équilibrée.

Travailler à l'unification intérieure, à la réconciliation intérieure, c'est alors ne pas considérer que certaines de ces forces sont plus importantes que d'autres, plus à l'image de Dieu que d'autres, plus chrétiennes que d'autres. La vie chrétienne, c'est chercher à aimer avec tout ce que je suis. Je vais aimer avec ma compassion, je vais aimer avec mon rejet. Pourquoi y a-t-il en nous des forces de rejet ? Parce que, quand vous êtes par exemple mordu(e) par un animal et que cela vous fait mal, il faut pouvoir le repousser, sinon il risque de vous dévorer complètement. Il est vital de disposer d'une force de rejet. Après cela, il est important de se demander: Mais qu'est-ce que je fais de ma force de rejet? Comment vais-je l'orienter dans le sens de l'amour de Dieu ? Quand vais-je l'utiliser, et quand vais-je l'utiliser pour que ça construise, que ça ne détruise pas ? Et si jamais, je pense que ma force de rejet est une erreur, il vaut la peine de me demander : Qu'est-ce qui s'est passé dans mon histoire, dans mon corps peut-être, pour que je dise cela, pour que je pense peut-être que ça m'empêche de prier, que ça m'empêche d'être spirituel ? Que faut-il pour que je puisse dire: « J'aime avec ma force de rejet » ?

En 1 Co 12,12-27, Paul a écrit un très beau texte, où il parle des parties moins nobles de notre corps, disant que ce sont celles, qui ont le plus besoin d'attention. Est-ce que je peux entrer dans une alliance avec moi, avec mon corps ? Est-ce que je prends soin de ce qui est le plus fragile dans mon corps en vue d'« accomplir » une vie à la ressemblance de Dieu ? Cela, c'est un travail d'unification. Et ce travail d'unification personnelle est un atelier pour apprendre à construire l'unité avec les frères, les sœurs. C'est là un enjeu primordial de la formation au vœu de chasteté : accompagner le/la novice dans une meilleure connaissance de soi, non-jugeante, accueillante de tout ce qui s'exprime à l'intérieur de soi et qui, parfois déborde à l'extérieur d'une manière peu contrôlée ou surprenante.

Il s'agit donc ne pas être divisé : j'aime Dieu de *tout* mon cœur, ... Ici il s'agit des divisions intérieures et de la réconciliation intérieure. Choisir de s'engager ainsi, c'est cela qui caractérise le vœu de chasteté. Vouloir n'avoir qu'un seul amour, l'amour de Dieu, dont toute autre expression d'amour soit la conséquence. Et la conséquence directe énoncée par Jésus, c'est l'amour du prochain : « *tu aimeras ton prochain comme toi-même* ».

### **Enjeux de la formation au vœu de la conversion des mœurs par rapport à la vie fraternelle**

Je reviens au sondage qui avait été envoyé en 2006 en vue de la session sur les vœux de 2007. Ce qui m'avait frappé, quand j'ai lu l'ensemble des réponses qui avaient été apportées aux questions posées, c'est une assez grande convergence pour parler d'un engagement sur un chemin de conversion personnelle, un chemin pascal de renoncement, de don de soi. C'est le chemin exigeant de la vie chrétienne de l'amour du prochain. C'est essentiel et placé au cœur de la démarche. On peut se réjouir que la vie monastique s'organise autour de ce noyau fondamental. Je ne vais pas le développer ici, parce que je pense que c'est assez travaillé dans de nombreux textes théologiques.

Je veux m'arrêter sur un point en particulier. En tant que tel, apprendre à aimer son prochain comme soi-même n'est spécifique de la vie monastique (bénédictine). Tout chrétien est appelé sur ce chemin de conversion. Même le célibat n'est pas spécifique à la vie monastique.

Ce qui est plus spécifique à la vie bénédictine :

- l'obéissance à l'abbé
- la vie commune.

Or, les réponses fournies en 2006 ont tendance à présenter ces spécificités comme des moyens pour guider le chemin de vie personnelle. Ce qui est présenté :

- c'est par l'obéissance que tu convertis ta volonté propre
- c'est par la vie commune que tu apprends à accueillir le frère, la sœur.

Tout cela est bien vrai, et important, mais c'est comme si la vie commune, la communauté, n'étaient rien de plus que la rencontre de l'autre, comme si toute cette forme de vie n'était rien de plus qu'une école organisée autour du cheminement d'individus.

Loin de moi de minimiser l'importance de cet aspect qui a dû apparaître comme une chance extraordinaire lors des fondations de cette forme de vie, de ces formes de vie. C'était un privilège incomparable là où le cheminement individuel était sacrifié à la collectivité (famille, pouvoirs princiers, etc). Voilà un chemin qui valorise l'individu, son identité propre, le respect de son appel particulier. Voilà qu'on offre à l'individu la possibilité d'entrer dans une vie qui lui permet de développer sa propre quête. C'est certainement ce qui a rendu cette forme de vie attractive au plan du statut, du niveau de vie :

- 'promotion sociale' pour des femmes
  - o accès à l'éducation pour toutes sortes de gens
  - o aujourd'hui encore, cela peut expliquer le succès de cette forme de vie dans diverses régions du monde
- 'promotion spirituelle' avant Vatican II
  - o un christianisme à deux étages

On peut, par analogie, penser à l'attractivité du christianisme au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère pour des gens sans condition sociale.

Mais aujourd'hui, cette forme de vie n'est pas attractive pour ces mêmes raisons, car :

- pour dégager du temps pour l'étude, on peut vivre seul (les tâches pour subsister, on peut les effectuer de manière autonome)
- le statut de la femme s'est élevé
- le statut symbolique de la vie religieuse a diminué

Par conséquent, le choix de la vie monastique conduit plutôt à une diminution de statut qu'à son augmentation.

Or la vie monastique cénobitique est par définition un chemin communautaire et pas seulement de conversion personnelle. C'est pourquoi, tout l'enjeu de la formation est de ne pas en rester à l'accompagnement du chemin personnel, mais d'accompagner un processus d'entrée dans une dimension communautaire. Il s'agit de passer du « je » au « nous ». Il s'agit d'apprendre à « faire corps » avec les autres.

C'est ici que le maître ou la maîtresse des novices ne sont pas que des accompagnateurs spirituels, mais aussi des formateurs qui vont provoquer des expériences et des rencontres que le/la novice ne ferait pas spontanément si on ne lui demandait pas de s'y risquer.

De quelles expériences s'agit-il ? Ce sont des activités et rencontres qui invitent à faire l'expérience de la vie fraternelle. Il s'agit d'expériences où le projet communautaire passe avant le projet personnel. Il importe donc ici que le/la novice ne soit pas engagé(e) toute la journée dans des activités solitaires où il/elle pourrait tout simplement transporter le mode d'être de sa vie d'avant l'entrée au monastère. Bien sûr, on ne va pas éviter, à l'inverse, que le/la novice se trouve à certains moments de la journée engagé(e) dans des activités solitaires. Car il faut aussi être capable d'affronter la solitude pour vivre dans une communauté monastique. Mais il importe que le/la novice soit aussi engagé(e) dans des activités avec d'autres frères ou sœurs. Et cela, non seulement pour apprendre à connaître la communauté, mais aussi pour être confronté(e) à ce qu'implique de prononcer le vœu de conversion des mœurs. Il s'agit d'apprendre à la fois à apporter ses propres idées, ses propres manières de voir, de penser et de faire et, en même temps, de ne pas y être attaché. Ce qui veut dire souvent, que ce ne sera pas mon idée contre la tienne, mais mon idée modifiée par les autres, peut-être même d'une manière que je n'aime pas au premier abord. Ce ne sera pas mon projet contre le tien, mais un projet élaboré à l'écoute de chacun et dans lequel ma proposition de départ restera peut-être à peine reconnaissable. Et c'est à l'épreuve de ce dessaisissement de soi que se mesurera le choix de donner sa vie pour ceux qu'on aime (Jn 15,13). Aimer son prochain comme soi-même amène à entrer dans une attitude pauvre et chaste par rapport à tout ce que nous pensions savoir et posséder jusque-là. De telles expériences permettent de se poser en vérité la question : suis-je prêt(e) à donner ma vie pour vivre avec ces frères et ces sœurs ?

### **Obstacles et risques de dérives dans la formation au vœu de conversion des mœurs**

Un obstacle lié à la conjoncture actuelle est la diminution de la taille des communautés monastiques et la raréfaction du nombre de candidat(e)s qui se présentent à la porte des monastères. Pour faire face à toutes les obligations à remplir, il n'est pas rare que les frères et les sœurs travaillent de longues heures de manière solitaire. Et de même, quand le/la novice est seul(e) au noviciat, il est plus difficile de faire du noviciat un laboratoire de vie fraternelle. Le maître ou la maîtresse des novices devra ruser d'inventivité pour créer des occasions de vie fraternelle au noviciat en profitant du passage de stagiaires ou de regardant, en associant à certaines activités tel frère ou telle sœur de la communauté. De même, le maître ou la maîtresse des novices devra être à l'affût des travaux communautaires auxquels le/la novice peut être associé(e).

Un risque de dérive, de la part du maître ou de la maîtresse des novices est de laisser la formation du/de la novice en un seul accompagnement de la novice, comme si le maître ou la maîtresse des novices réduisait son rôle à la seule tâche de suivre le/la novice. Le risque est alors de transformer l'accompagnement du/de la novice en soutien psychologique. Plusieurs motivations peuvent se cacher en amont de cette orientation de l'accompagnement du/de la novice. Une motivation, peut-être pas toujours très consciente, est de tout faire pour que le/la novice reste. En effet, le manque de candidats peut pousser à trop s'adapter aux besoins du/de la novice. Une autre motivation peut être une compassion mal située : des personnes blessées dans leur histoire (p.ex. parents divorcés) arrivent souffrantes et le maître ou la maîtresse des novices investit tout le temps consacré à la formation à écouter le/la novice.

Face à ce risque, il me paraît essentiel que le/la novice aient des indices clairs qui lui permettent de comprendre que la formation n'est pas seulement « à la carte », mais qu'il y a un programme avec des fondamentaux qui sont travaillés avec tous les novices. Ce qui veut dire que le maître ou la maîtresse des novices a, en amont, préparé un programme qui couvre l'ensemble de la durée du noviciat avec les thèmes qui seront travaillés. Et cela signifie aussi que le maître ou la maîtresse des novices ne se transforme pas en thérapeute sauvage. L'écoute de la souffrance du/de la novice fait partie de l'accompagnement. Mais si le besoin d'écoute empiète sur le programme de formation au point qu'on ne peut plus le suivre ou même qu'on l'abandonne, alors il serait sage de proposer au/à la novice un accompagnement par un spécialiste (psychologue, psychiatre, etc.)

## Le vœu d'obéissance

Nous allons aujourd'hui parler du troisième vœu mentionné dans la *Règle de Saint-Benoît* : le vœu d'obéissance.

### Qu'est-ce que l'obéissance ?

Faut-il expliquer ce qu'est l'obéissance ? A première vue, on peut se dire que tout le monde sait ce que veut dire obéir : c'est simplement accomplir ce qu'un autre nous ordonne de faire.

Dans la tradition monastique, cela va plus loin : l'obéissance est conçue comme un moyen pour lutter contre la volonté propre. C'est ce qu'exprime l'apophtegme suivant dans la tradition du désert :

*XIV,14 : « Quatre scétiotes vêtus de peaux vinrent un jour chez le bienheureux abba Pambo, et chacun exposa la vertu de l'autre, celui-ci n'étant pas présent. Le premier jeûnait beaucoup, le deuxième était pauvre et le troisième avait acquis une grande charité. Du quatrième, ils lui dirent que depuis vingt-deux ans il vivait dans la soumission à un vieillard. Et abba Pambo leur répondit : 'Je vous le dis, l'obéissance est plus grande que votre vertu à tous ; car chacun de vous a choisi volontairement la vertu qu'il voulait acquérir, tandis que lui, retranchant son vouloir propre, il fait la volonté d'autrui. De tels hommes sont donc des confesseurs s'ils persévèrent jusqu'au bout. ' »*

Surprise : là où on pourrait croire que la charité serait placée au-dessus de tout, abba Pambo met l'obéissance au-dessus des autres vertus. Celui qui avait choisi l'obéissance est désigné comme celui qui a fait le meilleur choix car il a renoncé à sa volonté propre, à l'inverse de ceux qui ont choisi l'ascèse, la pauvreté ou la charité, car eux ont choisi leur volonté propre. Ce qui ne veut pas dire que l'ascèse, la pauvreté ou la charité ne sont pas importantes. Mais en renonçant à sa volonté propre, celui qui a choisi l'obéissance s'exercera aussi à ces autres vertus et grandira en elles. En quelque sorte, ces autres choses seront données de surcroît.

Dans la RB, l'obéissance est mentionnée à plusieurs endroits :

Au chapitre 4, l'obéissance à l'abbé est donnée comme un des instruments des bonnes œuvres (ou de l'art spirituel, cf RB 4,75) :

*« Obéir en tout aux commandements de l'abbé, même s'il agit autrement, – ce qu'à Dieu ne plaise, – en se souvenant du commandement du Seigneur : 'Ce qu'ils disent, faites-le ; quant à ce qu'ils font, ne le faites pas. ' » (RB 4,61).*

Ensuite, le chapitre 5 de RB est immédiatement consacré au thème de l'obéissance. On y parle de l'obéissance sans délai. Plus loin, deux autres chapitres abordent également ce thème :

*L'obéissance aux choses impossibles (chap. 68)  
L'obéissance les uns aux autres (chap. 71)*

Cela fait trois chapitres de RB consacrés au thème de l'obéissance. Il y a comme un parcours d'apprentissage qui commence par l'obéissance sans délai pour intégrer ensuite comment s'y prendre lorsqu'on se fait ordonner des choses qui nous sont impossibles, pour élargir finalement l'obéissance à l'obéissance mutuelle.

Le chap. 5 présente l'obéissance sans délai comme le premier degré de l'humilité (RB 5,1). Il s'agit de l'obéissance à l'abbé ou à un supérieur. C'est un moyen facile pour se déprendre de sa volonté propre. Qui pratique l'obéissance sans délai est dégagée de la question de savoir s'il/elle fait bien ou mal. Il y a quelque chose de très libérant dans l'obéissance. Pour qui adhère à l'ordre reçu, cela libère des énergies.

Ce qui ne veut pas dire qu'il faut obéir sans discernement. Beaucoup de dérives dans des relations familiales, dans le cadre professionnel ou sportif, y compris dans des communautés religieuses provient du fait que l'on en reste à l'obéissance sans délai et qu'on assimile obéissance sans délai à soumission aveugle, au risque de se rendre complice d'action qui causent du tort. Pensez à ceux qui, dans un environnement totalitaire, exécutent sans se poser de questions tous les ordres reçus : ils deviennent complices du mal fait à autrui. Et si l'ordre reçu s'applique à soi, il peut être maltraitant et l'accomplir sans se poser de questions peut rendre complice de cette maltraitance.

C'est le sens du chap. 68 : il y a des ordres qui me paraissent au-dessus de mes forces, risquant de mettre ma santé, mon équilibre intérieur en danger. Obéir, c'est alors en informer le supérieur.

Pour ceux qui ont ainsi appris à se situer dans l'obéissance, il devient alors possible de l'étendre à l'obéissance mutuelle entre frères (chap. 71). Il ne s'agit pas d'obtempérer aveuglément aux injonctions de n'importe quel frère qui passe par là au risque de faire, trois fois en dix minutes une chose et son contraire. S'en remettre en définitive au supérieur dont dépend une tâche reste un moyen simple d'éviter le chaos. Mais ce qui est visé ici est le choix de renoncer à sa volonté propre pour apprendre à faire alliance avec le projet de l'autre.

### **Enjeux et défis de l'obéissance pour le/la novice**

Dans nos sociétés contemporaines, la place de l'obéissance dans les relations intergénérationnelles ou hiérarchiques suit des codes moins convenus que par le passé. Il y a une grande variété de manière de la mobiliser dans les relations parents-enfants, allant d'une obéissance qui suit les conventions d'avant Mai 68 à un mode de relation plus horizontal qu'on appelle parfois celui des « parents-copains ». Ce qui rend plus compliqué le travail des enseignants dans le cadre scolaire, car ils ne peuvent plus adosser leur autorité à un modèle collectivement partagé d'obéissance. Au travail aussi, la manière d'ordonner à d'autres d'effectuer leurs tâches suit des codes qui varient bien plus d'une entreprise à l'autre qu'il y a un siècle. Enfin, dans la vie de tous les jours, il ne suffit pas qu'une personne soit plus âgée que soi pour qu'on se croie obligé de faire ce qu'elle nous dit. Cela a pour conséquence que l'obéissance vécue dans la vie religieuse peut paraître plus distante du mode de relation dont on a l'habitude aujourd'hui au sein d'une collectivité que par le passé. Ce qui peut engendrer des craintes chez les novices.

#### **« On va m'utiliser, je vais me perdre »**

Lors d'une rencontre en 2012, sr Gertrud-Veronika, ancienne supérieure générale des Petites Sœurs de Jésus, évoquait quelques éléments d'un entretien qu'elle avait eu peu avant avec une jeune sœur qui s'interrogeait sur son choix d'entrer dans la vie religieuse. Cette jeune sœur avait vécu déjà plusieurs années dans différentes fraternités et se posait maintenant la question des vœux perpétuels. Elle faisait état de ses peurs. A la vue de la proportion de sœurs âgées par rapport aux sœurs plus jeunes, elle exprimait sa crainte d'être « utilisée ». Sous-entendu : les Petites Sœurs de Jésus ont besoin de sœurs plus jeunes pour s'occuper des plus anciennes et je vais me faire avoir, je vais me perdre. Sr Gertrud-Veronika rapportait qu'elle lui avait demandé si, depuis bientôt dix ans qu'elle était chez les Petites Sœurs de Jésus, elle avait déjà

eu l'impression d'être utilisée. La jeune sœur reconnaissait que cela n'avait encore jamais été le cas. C'était une peur imaginée, non fondée sur une expérience vécue. De fait, elle avait, jusqu'à présent, toujours pu choisir les fraternités où elle avait vécu. Supporterait-elle qu'il puisse en être autrement ? Quant à la peur de se perdre, sr Gertrud-Veronika disait lui avoir répondu que dès qu'elle avait choisi la vie religieuse, elle pouvait considérer qu'elle avait choisi de se perdre. Quant à la peur d'être utilisée, peut-être pourrait-elle voir qu'elle pourrait être utile...

Nous le voyons, comme le vœu de stabilité, le vœu d'obéissance peut engendrer la peur de perdre sa liberté. Là où le vœu de stabilité peut être vécu comme une entrave à la mobilité conçue comme un constituant de l'autonomie, le vœu d'obéissance peut être vécu comme une soumission et une entrave à l'autodétermination.

### Ne disposer ni de son corps ni de sa volonté

Et cela va plus loin que la simple perte d'autodétermination par rapport à la force de travail et au temps dont on dispose. La RB parle de perte de la disposition de son corps et de sa volonté :

*« Personne au monastère ne suivra la volonté de son propre cœur » (RBt 3,8)  
Le moine ne doit disposer ni de son corps ni de sa volonté, mais demander au père du monastère tout le nécessaire. (RBt 33)*

*« Tous les objets et tous les biens du monastère seront à ses yeux comme les vases sacrés de l'autel » (RBt 31,10)*

Après les révélations récentes concernant les abus commis dans l'Eglise, abus sexuels, abus de pouvoir, abus spirituels, on ne peut pas ignorer que des craintes à ce propos puissent être légitimes. Laisser à un autre le contrôle de ce que l'on mange, de sa vie sexuelle, de son emploi du temps, des relations que l'on entretient avec sa famille et ses proches, c'est prendre le risque d'être mis sous emprise, d'être exploité, utilisé, instrumentalisé au profit des intérêts d'autrui. Et si ces intérêts sont mal situés, les dérives sectaires ne sont pas loin.

L'enjeu pour les novices est de construire une relation de confiance avec la communauté et son/sa supérieur(e), de sorte à pouvoir en tout temps s'assurer que l'accomplissement de ce qui est demandé est librement consenti. L'obéissance n'est porteuse de vie que si elle est librement choisie. Encore faut-il être libre. Rien ne garantit que les novices qui arrivent au monastère soient vraiment libres intérieurement. Il peut y avoir une soumission à toutes sortes d'injonctions intérieures dont on n'est même pas conscient.

### Lien entre le vœu d'obéissance et la vie fraternelle

Ceci dit, le lien entre vœu d'obéissance et vie fraternelle paraît évident : dans le monastère, la régulation de la vie ensemble passe par l'obéissance de tous à la règle telle qu'interprétée au profit de tous par le/la supérieur(e). Autrement dit, faire vœu d'obéissance, c'est choisir de s'intégrer dans un tissu relationnel communautaire qui trouve sa cohésion dans le fait que la vie communautaire se déroule sous la conduite d'un(e) supérieur(e) auquel/à laquelle tous/toutes obéissent.

Mais le chapitre 71 de la RB dit bien que :

*« Ce n'est pas seulement envers l'abbé que tous doivent pratiquer le bien de l'obéissance, mais en outre les frères s'obéiront mutuellement, sachant que par cette voie de l'obéissance ils iront à Dieu. »*

Certes, la suite du chapitre laisse entendre une forme d'asymétrie : on obéira non seulement à l'abbé, mais aussi aux anciens. Même si le début du chapitre parle de s'obéir mutuellement, quand il entre plus dans les détails de cette obéissance, il décrit plutôt l'obéissance des inférieurs aux anciens que l'inverse : « tous les inférieurs obéiront à leurs anciens en toute charité et empressement ». Peut-être qu'aujourd'hui, sans mépriser le respect dû aux anciens, il est aussi pensable que l'obéissance mutuelle inclue dans certains cas l'obéissance de l'ancien – et même de l'abbé – à un plus jeune, pour ne pas dire un inférieur.

L'obéissance construit la vie fraternelle parce qu'elle tisse des relations entre frères et sœurs au lieu de juxtaposer des individus tous plus sûr l'un que l'autre de posséder la juste connaissance de ce qu'il faut comprendre (du passé), faire (au présent), et penser (pour l'avenir). De plus, l'obéissance construit ces relations dans un esprit d'humilité.

Mais pour construire la vie fraternelle, l'obéissance doit pouvoir s'accomplir sans murmure, sans récrimination, sans arrière-pensée que l'autre m'exploiterait, m'utiliserait à son avantage, ou pire, abuserait de moi. Cela suppose que celui ou celle qui commande n'exerce pas d'emprise sur le frère ou la sœur à qui il/elle demande obéissance, et que le frère ou la sœur qui obéit le fasse librement. Si l'obéissance est vécue de manière chaste par qui commande et sans crainte ou réticence par qui obéit, alors elle construit des relations fraternelles fondées sur le respect et l'estime réciproque.

### **Enjeux de la formation au vœu l'obéissance par rapport aux défis auxquels est confronté le/la novice**

Comment former au vœu d'obéissance ?

Tout le travail du maître/de la maîtresse des novices sera ici d'accompagner les novices sur un chemin de liberté. Or nous le savons, il n'est pas si facile d'être libre. Ce n'est pas parce que nous pouvons décider nous-mêmes tout ce que nous allons faire que nous le ferons librement. Nous découvrons très vite que nous avons intégré toutes sortes de contraintes, d'interdits, qui tuent la vie, la joie d'être, dans l'instant présent, ouvert à la vie qui se donne. Dans le film « Himmel Über Berlin / Les ailes du désir », Wim Wenders met en scène des anges qui se retrouvent après s'être promenés parmi les humains et qui se racontent les moments d'éternité auxquels ils ont assisté. Si je me souviens bien, l'un raconte à l'autre qu'il a vu une femme qui a fermé son parapluie pour goûter la sensation de la pluie sur son visage. « Mais elle va être toute mouillée, elle va prendre froid, elle va s'enrhumer » vont s'exclamer toutes les mères inquiètes pour la santé de leurs enfants. Elles n'ont certainement pas tort et si l'espèce humaine a inventé le parapluie, ce n'est pas pour rien. La question est bien plutôt de savoir comment j'ai intériorisé l'ordre parental de bien fermer ma veste imperméable et d'ouvrir mon parapluie quand il pleut. Est-ce un repère pour savoir comment me comporter en cas de pluie pour lequel je peux rendre grâce ? Ou est-ce une injonction à laquelle je suis soumis servilement ? Ou est ma liberté ? Comment s'exerce-t-elle à chaque instant ? Lorsqu'il se met à pleuvoir, est-ce que j'ouvre mon parapluie joyeusement ou est-ce que je le fais en me disant intérieurement (et peut-être même assez inconsciemment) : « Que va dire maman (ou ma femme... mon maître des novices... ou sœur Unetelle) si je rentre tout mouillé ? »

Cela prend du temps de débusquer toutes ces obligations devant lesquelles nous nous plions sans réfléchir, au risque de brimer l'être intérieur qui ne demande qu'à se réjouir de chaque instant de vie. Le maître ou la maîtresse des novices est là pour accompagner les prises de consciences qui libèrent de fausses-allégeances à des injonctions intériorisées auxquelles nous nous soumettons aveuglément, par exemple pour être comme tout le monde : « Que penserons les frères/les sœurs si je dis cela, si je fais cela, etc. ? » Parfois la soumission à des injonctions intériorisées du type « il faut », « tu dois », « tu ne dois pas » est tellement profondément

ancrée qu'un travail psychothérapeutique est nécessaire. Quoi qu'il en soit, c'est au maître/à la maîtresse des novices de reprendre semaine après semaine avec les novices l'examen de ce qu'ils s'autorisent et de ce qu'ils ne s'autorisent pas et des motivations profondes pour cela.

En parallèle, le maître/la maîtresse des novices est aussi là pour inviter à faire des expériences d'obéissance « aveugle », pourrait-on dire. On ne va pas attendre que le/la novice ait atteint la liberté absolue pour lui demander d'obéir à certaines choses qui lui sont demandées, sous prétexte qu'on ne pourrait pas demander à quelqu'un d'obéir à quoi que ce soit s'il/elle ne peut pas adhérer de manière totalement libre à ce qui lui est demandé. Ce qui ne veut pas dire demander d'obéir servilement. Il s'agit plutôt de demander de choisir librement, avec la part de liberté dont on dispose aujourd'hui, d'obéir à telle chose qui m'est demandée, sans en avoir examiné au préalable tous les aspects et sans avoir par soi-même évalué si l'on ferait cette chose de cette manière. Choisir librement d'entrer dans le projet de l'autre. Ensuite il importe, bien sûr, de relire avec le maître/la maîtresse des novices ce qui a été vécu dans cette expérience, aussi bien ce qui a été libérateur que ce qui a éveillé des craintes, par exemple des craintes de perdre sa liberté. On peut aussi y découvrir combien on a de la peine à être libre, par exemple des manques de liberté qui se manifestent sous la forme d'injonctions intériorisées auxquelles on se soumet alors que personne ne les a formulées.

Une grande partie de la formation au vœu d'obéissance se joue, à mon sens, dans ces prises de conscience, bien plus que dans le dressage des novices à respecter scrupuleusement des horaires et des consignes. Au fil de l'accompagnement du/de la novice, le maître ou la maîtresse des novices ne devrait pas craindre d'aider le/la novice à s'interroger :

- le/la novice peine à obéir simplement lorsqu'on lui demande une petite chose (aller aider tel frère, telle sœur pour telle tâche ponctuelle, par exemple) : Qu'est-ce qui t'empêche d'essayer... ?
- le/la novice se plaint, disant se sentir exploité(e) : Quand as-tu été exploité ? Comment cela a-t-il été possible que tu te laisses exploiter ?
- le/la novice se plaint du régime alimentaire : Qui t'a imposé des contraintes alimentaires par le passé ? Comment as-tu réagi à l'époque ?
- le/la novice se plaint des restrictions qu'on lui impose pour avoir des contacts avec sa famille, ses amis : Quand as-tu été empêché(e) d'avoir des contacts avec quelqu'un que tu aimais ? Qu'est-ce que cela t'a fait ?

Aider le/la novice à s'interroger ne veut pas dire lui demander de nous répondre. Le maître ou la maîtresse des novices doit veiller à préserver la liberté du/de la novice. Au nom de l'obéissance, le maître ou la maîtresse des novices n'est pas en droit de jouer au psychothérapeute. Mais il/elle peut suggérer des questionnements et inviter le/la novice à se poser ces questions et cheminer avec. Ensuite, si le/la novice éprouve le besoin d'être écouté(e) par rapport à un vécu difficile, peut venir le moment de réfléchir dans quel cadre et avec qui cette écoute pourrait avoir lieu. Car il peut y avoir des traumatismes (incestes maltraitances, emprise perverse, etc.) qui marquent et peuvent empêcher voire bloquer la relation d'obéissance.

### **Enjeux de la formation au vœu de l'obéissance par rapport à la vie fraternelle**

Comment former pour favoriser une vie plus fraternelle ?

Si nous disons que le lien entre vœu d'obéissance et vie fraternelle paraît évident, alors travailler le thème de l'obéissance et le vécu de l'obéissance dans le cadre du noviciat est essentiel. Il s'agit en effet de dépasser l'assimilation de l'obéissance à la simple exécution

d'un ordre afin d'en faire un moyen pour construire des relations fraternelles. L'enjeu est celui de l'obéissance mutuelle comme ferment de la vie fraternelle.

Une tâche à intégrer dans la formation est celle de la relecture des expériences d'obéissance vécues avec des frères ou des sœurs de la communauté. Quelles craintes ont-elles été éveillées avant de s'y engager ? Quelles découvertes ou surprises ont-elles suscitées lorsqu'on les relit après-coup ? Comment ma liberté a-t-elle été engagée dans ce processus ? Par ce travail de relecture, les représentations que le/la novice a de l'obéissance se modifient. L'obéissance devient moins un rapport de pouvoir et plus un moyen de vivre le service de l'autre.

*« Vous le savez, dit Jésus, ceux qu'on regarde comme les chefs des nations les tiennent sous leur pouvoir et les grands sous leur domination. Il n'en est pas ainsi parmi vous. Au contraire, si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. Et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous. Car le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude. » (Mc 10,42-45)*

L'obéissance mutuelle est un moyen pour parvenir à entrer dans le service des autres, à la suite du Christ. Il est donc très important de bien comprendre à quelles conditions elle permet d'atteindre ce but.

Un autre moyen par lequel le maître ou la maîtresse des novices peut former au vœu d'obéissance dans le cadre d'une relation fraternelle, c'est bien sûr au travers de tout ce qui concerne l'obéissance du/de la novice au maître/à la maîtresse des novices. C'est là un terrain d'exercice privilégié pour la formation au vœu d'obéissance. Tout le cadre de la formation est placé sous la responsabilité du maître /de la maîtresse des novices. C'est lui/elle qui détermine les activités accomplies par les novices. Ce qu'il/elle demande et la manière de le faire sont des moyens pour le/la novice d'exercer sa liberté : est-ce qu'il/elle subit ce qui lui est demandé comme service, ou s'y engage-t-il/elle avec joie ?

Le maître/la maîtresse des novices est donc engagé(e) ici à la fois comme la personne qui ordonne et par rapport à qui le/la novice fait l'expérience de l'obéissance et comme un frère/une sœur de communauté avec qui se construit la vie fraternelle. Cela demande beaucoup de tact d'avoir à la fois autorité sur l'autre et d'en faire usage pour construire une relation fraternelle. Car deux écueils peuvent très vite s'élever contre ce projet.

Le premier écueil est que le maître/la maîtresse des novices est juge et partie. Si le/la novice vit mal ce que lui commande un frère ou une sœur de la communauté, il/elle peut s'en plaindre au maître/à la maîtresse des novices. Et la relecture de ce qui s'est passé peut s'effectuer sans que le maître/la maîtresse des novices soit directement concerné(e) par la situation. Mais lorsque le/la novice voudra se plaindre de la manière dont le maître/la maîtresse des novices lui demande obéissance, le dire directement au maître/à la maîtresse des novices est plus confrontant. Et si le/la novice a ensuite l'impression que le maître/la maîtresse des novices n'est pas prêt(e) à se remettre en question, cela risque de mettre en danger la construction de la relation fraternelle. Et cela, même si le/la novice trouve auprès du/de la supérieur(e) une oreille attentive.

Le deuxième écueil concerne le fait que le maître/la maîtresse des novices aura inévitablement à corriger une fois ou l'autre le/la novice. On aura demandé au/à la novice d'effectuer une tâche et la manière de s'en acquitter ou le résultat ne sera pas satisfaisant. Le maître/la maîtresse des novices sera donc amené(e) à reprendre le/la novice, au risque de voir le/la novice rester plus en retrait dans la construction d'une relation fraternelle vécue en confiance.

### **Obstacles et risques de dérives dans la formation au vœu d'obéissance**

Concernant les obstacles à la formation au vœu d'obéissance, il n'y a pas besoin de s'étendre. Nous les avons mentionnés lorsque nous avons présentés les enjeux et les défis de l'obéissance pour le/la novice. Ce sont toutes les peurs de perdre sa liberté, d'être instrumentalisé au profit de la communauté, ainsi que toutes les représentations réductrices de l'obéissance, p.ex. confondre l'obéissance avec la simple exécution de tâches. La formation au vœu d'obéissance suppose de pouvoir débusquer ces obstacles et les écarter.

Quant aux risques de dérives, ils sont de différentes sortes.

Tout d'abord, j'aimerais mentionner le risque d'une obéissance vécue de manière non fraternelle qui ferait de l'exécution conforme des tâches le critère de l'obéissance parfaite. Il est si facile de donner aux novices le programme de ce qu'on attend d'eux, puis d'évaluer avec eux la manière dont ils ont accompli ce qu'on leur avait demandé. On repère les domaines où cela se passe aisément, les domaines où cela se passe plus difficilement. Et l'on se fixe des échéances pour l'atteinte par étapes de l'objectif visé. Je pense par exemple à la difficulté à renoncer à posséder certains outils de communication (p.ex. un téléphone portable) : on peut organiser le renoncement progressif à l'accès à ces outils. Par exemple, l'accès seulement certains jours, puis on diminue la durée de cet accès jusqu'à ce que ce ne soit que le dimanche, avant d'y renoncer complètement. Ou bien, c'est l'habitude de grignoter entre les repas que l'on cherche à supprimer peu à peu. On risque ici de confondre la formation au vœu d'obéissance avec le coaching pour atteindre un objectif comportemental. En procédant ainsi, on fait croire que le vœu d'obéissance consisterait dans le choix de se rendre conforme à un standard extérieur, alors qu'il s'agit avant tout d'un mode de relation où l'on n'a pas le savoir par soi-même, mais dans l'écoute des autres.

Un autre point de vigilance se situe dans ce que le/la novice croit devoir confier au maître/à la maîtresse des novices. Au nom de l'obéissance, le/la novice pourrait se croire obligé de livrer un vécu intérieur ou de révéler un vécu passé sans se sentir vraiment libre de le faire ou de ne pas le faire. Pour ne pas tomber dans cette dérive, il importe que l'écoute du maître ou de la maîtresse des novices soit chaste. Ce qui suppose de mettre en garde le/la novice qui s'engage dans des confidences qu'il/elle est responsable de ne confier que des choses qu'il ne regrettera pas ensuite d'avoir confiées. Sans quoi, on est déjà sur le seuil de l'abus de pouvoir : le maître ou la maîtresse des novices peut très facilement profiter de sa position pour obtenir des informations sur le vécu intime ou passé du/de la novice, au-delà de ce que le/la novice aurait souhaité confier.

## **Former ? La transmission**

Vous avez intitulé cette session « Impact de la formation sur les vœux monastiques : Pour une vie plus fraternelle à la suite du Christ ». Nous nous sommes concentrés sur la formation se rapportant aux vœux monastiques. Nous avons cherché comment la formation sur les vœux pouvait en faire les vecteurs d'un engagement en vue d'une vie fraternelle.

Dans cette dernière conférence, j'aimerais réfléchir avec vous à la manière dont une formation envisagée de la sorte vous implique dans la relation avec les novices. L'objectif final étant celui de la transmission, la question que j'aimerais approfondir avec vous ce matin est : quelle est la posture que le maître ou la maîtresse des novices peut adopter pour favoriser au mieux la transmission d'un engagement au service de la vie fraternelle ? Car c'est à la manière dont vous incarnez votre propre engagement au service de la vie fraternelle que vous transmettez aux novices quelque chose de cet engagement.

Et j'aimerais aussi réfléchir à la manière dont le Christ a incarné cet engagement et nous en donne un modèle.

### **Adopter une posture qui incarne ce que vous voulez transmettre**

Je vais partir d'un exemple très simple sur lequel j'ai travaillé tout récemment dans une session de formation pour moines et moniales ayant des responsabilités humaines dans leurs communautés, donc étant en situation de transmettre les valeurs monastiques.

Une jeune novice (A) entrée depuis quelques mois a des problèmes de ponctualité. Un jour qu'elle devrait être à la cuisine pour 9h15, elle n'arrive pas. A 9h45, la cuisinière en informe la maîtresse des novices (MN) qui part à sa recherche et la croise dans le couloir, en train de se diriger vers la cuisine. Suit le dialogue suivant :

MN : Ah, je te cherchais

A : Ah bon, pourquoi ?

MN : il est déjà 9h45. Tu sais pourtant que tu devrais être à la cuisine depuis 30 minutes déjà.

A (sur la défensive) : oui, mais sœur B m'avait demandé un service.

Dans cet échange, la maîtresse des novices est centrée sur la non-conformité de A avec ce qu'on attend d'elle. Elle souligne ce qui est lacunaire chez elle. Elle la compare à la norme et accentue l'écart par rapport à cette norme. La posture adoptée par MN centre A sur elle-même. Elle l'amène à évaluer sa performance et à reconnaître qu'elle est insuffisante.

Imaginons maintenant une autre version du dialogue qui s'amorce lors de la rencontre de A par MN :

MN : Ah, je te cherchais

A : Ah bon, pourquoi ?

MN : la cuisinière s'inquiète de ne pas te voir venir. Elle craint de ne pas pouvoir faire face au travail à accomplir pour que le repas soit prêt à l'heure.

Dans cette réplique, la maîtresse des novices est préoccupée par la vie fraternelle. Elle invite sœur A à se décentrer d'elle-même pour se préoccuper avec elle de l'inquiétude de la cuisinière. Elle lui propose d'entendre cette inquiétude comme une préoccupation pour

l'ensemble de la communauté : que le repas soit prêt à temps. La posture de MN consiste à favoriser l'intégration harmonieuse de A dans la vie fraternelle.

Dans la première version du dialogue, la maîtresse des novices a adopté une posture d'éducatrice. Elle a un objectif pédagogique : enseigner la ponctualité à la novice. On ne s'y prendrait pas autrement dans un établissement formant du personnel hôtelier. La ponctualité fait partie des objectifs à atteindre pour recevoir son diplôme à la fin du parcours de formation. La maîtresse des novices le fait comprendre à la novice. Elle la suit dans sa progression pour atteindre cet objectif, effectue avec elle des bilans intermédiaires régulièrement pour évaluer les progrès, met en place des stratégies afin que l'objectif soit atteint au terme du noviciat. On n'est pas loin du dressage. La dimension fraternelle a passé à l'arrière-plan.

Dans la seconde version du dialogue, en revanche, la maîtresse adopte une posture du « prendre soin ». Elle n'est pas seulement attentive aux progrès de la novice, elle se préoccupe aussi de la cuisinière et, avec la cuisinière, de ce que toute la communauté reçoive à midi un repas préparé dans de bonnes conditions. Le noviciat n'a pas d'abord pour objectif de conditionner chez la novice les comportements adéquats, mais de l'aider à s'intégrer dans la communauté d'une manière qui construise la communion avec les autres sœurs. La maîtresse des novices prend soin de la vie fraternelle de la communauté dans son ensemble en prenant soin à la fois de la cuisinière et de la novice. Et elle invite la novice à adopter avec elle cette posture : en étant ponctuelle, elle prendra soin de sa sœur cuisinière pour, avec elle, prendre soin de toute la communauté en préparant pour elle le repas.

Ce faisant, la maîtresse des novices adopte une posture à l'égard de la novice qui est bien différente dans les deux situations. Dans la première version du dialogue, elle se place dans une position de supériorité. Elle est du côté de ceux qui ont atteint l'objectif face à ceux qui ne l'ont pas encore atteint. Elle observe et examine la novice et lui fait passer des examens. Elle l'incite à entrer dans un regard qui compare, qui se compare avec la norme, avec les autres, avec la performance qu'elle a produite il y a un mois, trois mois, six mois. Pourtant, Jésus met en garde contre la comparaison lorsqu'il raconte la parabole de la onzième heure (Mt 20,1-16). Comparer risque de construire un œil mauvais : « *ton œil est-il mauvais parce que je suis bon ?* » (Mt 20,15). Dans cette version du dialogue, la maîtresse des novices ne construit pas la vie fraternelle avec la novice. Elle ne se montre pas sa sœur, mais seulement sa responsable de formation, sa maîtresse d'école.

Dans la deuxième version du dialogue, la maîtresse des novices adopte une posture bien plus fraternelle. Elle n'est pas à distance d'elle pour l'évaluer, mais elle cherche à l'aider à trouver sa place dans la communauté. Elle l'invite à considérer la tâche qui lui est confiée moins comme une prestation à accomplir que comme un service de ses sœurs. Ce faisant, la maîtresse des novices adopte simultanément une posture de service à l'égard de la novice. Elle incarne à son égard une posture qui montre comment l'obéissance à la mission reçue construit la vie communautaire. Lorsque la novice entre dans une obéissance simple à la demande de se rendre à la cuisine pour 9h15, elle contribue à la construction d'une vie communautaire harmonieuse. Mais la maîtresse des novices, en cherchant la novice pour l'aider à entrer dans cette mission, montre comment elle est elle-même obéissante par rapport à la mission qui lui est confiée : elle est l'ancienne qui cherche à « gagner les âmes », qui « veille avec la plus grande attention » (RB 58,6) sur la novice. Elle incarne la parole évangélique qui dit que celui qui veut être le plus grand doit se mettre au service de tous (p.ex. Mc 9,35).

### **Devenir en quelque sorte « père », « mère »**

Devenir maître ou maîtresse des novices engage à entrer dans un rôle maternel ou paternel. En effet, exercer une fonction maternelle ou paternelle n'est pas réservé à ceux qui engendrent selon la chair. C'est le fait de la transmission d'une génération à la suivante. Il ne suffit pas d'être géniteur pour être père ou mère. Dans une communauté monastique, comme dans toute famille humaine, les générations se suivent. Quand on entre dans la communauté, on fait partie de ceux qui apprennent des générations précédentes. Puis arrive un jour où l'on n'appartient plus à la génération des jeunes frères ou des jeunes sœurs, mais à la génération de ceux et celles qui ont la responsabilité de transmettre à la génération suivante. Alors se joue ce qui se joue dans toute société humaine sur le plan des relations entre la génération des parents et celle des enfants. Si vous êtes venus à cette session, c'est que vous ne faites plus partie de la génération des commençants, mais que vous faites partie de la génération de ceux et celles à qui on confie des responsabilités dans la vie communautaire, des responsabilités humaines, de formation à la vie monastique.

Vous pouvez le vivre en endossant un rôle d'enseignant, un rôle de coach, d'entraîneur sportif, de maître d'apprentissage, ou même de mentor. Vous pouvez aussi choisir d'endosser un rôle plus impliquant : celui d'engendrer l'autre à la vie nouvelle à laquelle il/elle aspire. Si vous acceptez d'endosser un tel rôle, alors vous serez rejoints dans votre chair par ce qui arrive au/à la novice. Et vous n'en sortirez pas indemne, comme lorsque l'on devient père ou mère. Car endosser un tel rôle vous transforme. Vous acceptez d'être profondément affectés par ce qui advient au/à la novice. Et vous devez en même temps accepter de voir le/la novice s'appuyer sur vous et en même temps le faire pour prendre son autonomie par rapport à vous. Il faudra accepter de laisser aller l'autre son chemin. Jusqu'au moment où celui ou celle que vous accompagnez dans un chemin de croissance sera devenu non plus un /une novice, mais un frère ou une sœur au même titre que vous dans la communauté. C'est ainsi que vous accompagnerez la construction de la vie fraternelle avec ce frère ou cette sœur.

S'appuyer sur le formateur pour pouvoir s'en détacher n'est pas réservé aux relations de paternité ou de maternité. Tout enseignant dans le domaine scolaire ou musical, tout entraîneur sportif ou dans d'autres champs d'activité fait cette expérience. La réussite de la formation dépend en partie de la capacité à créer un bon lien de confiance et de le maintenir tout au long du parcours de formation. Donc on s'attache. Mais la formation dépend aussi de la capacité de se détacher suffisamment en fin de parcours pour laisser l'autre aller son chemin.

Cependant, si l'on s'implique autant qu'un père ou une mère le ferait à l'égard de son enfant, l'impact est d'autant plus profond. Comme tout bon parent, il faut apprendre à ne pas maintenir le/la novice dans une position infantilisante. Une bonne mère ou un bon père se réjouit de voir un jour son enfant prendre place dans la société des adultes. De la position de père ou de mère à la position de frère ou de sœur, il y a un cheminement progressif qui déplace intérieurement, jour après jour. Chaque jour, il faut se resituer, prendre au sérieux que le/la novice change.

Choisir d'accompagner la formation des novices de la sorte est beaucoup plus impliquant que de se contenter d'être un formateur pour des activités ciblées. Les novices vous concernent alors 24h/24h. Vous prierez pour eux, pour elles d'une manière plus soutenue que si vous les suivez plus à distance. Et vous vivrez alors plus intensément le déchirement de les laisser aller, à un certain moment, sans plus avoir à leur donner des indications sur la manière de mener leur vie monastique.

## Quels sont les repères sur lesquels s'appuyer ?

Au-delà de la posture que vous adopterez, il y a les repères sur lesquels vous vous appuyez pour transmettre ce qui est propre à la vie monastique. Pouvoir énoncer, chacun pour vous-même, les repères auxquels vous vous référez est la garantie à la fois que vous êtes à même de rendre compte à qui vous le demande (le/la novice, le/la supérieur.e, la communauté) de la manière dont vous exercez votre responsabilité de formateur/formatrice et à la fois que vous disposez d'une instance critique par rapport à laquelle vous pouvez relire votre action.

Je pars du postulat selon lequel le but de la vie monastique est *la conformation au Christ* qui, dans sa version bénédictine, est recherchée dans la vie communautaire organisée selon une règle sous l'autorité d'un abbé. Partant de ce postulat, la question fondamentale qui peut orienter un travail de relecture d'une pratique de formation à la vie monastique pourrait être formulée comme suit : Quels sont les repères dont je dispose pour vérifier si ma manière d'exercer ma responsabilité témoigne en vérité de la recherche de ce but ?

Ces repères sont au moins de trois ordres : il y a ce que dit la règle (RB), la manière dont vos Constitutions (et éventuellement le coutumier) l'interprètent et, en amont, les évangiles et, plus largement les Écritures saintes dont elles s'inspirent. Cela n'a l'air de rien d'affirmer cela. Mais engagé depuis 2012 dans les sessions Ananie, je constate que cela n'est pas si évident à mettre en pratique.

Ananie est le nom donné à un programme de 3 mois en résidentiel destiné à des moines et moniales bénédictins et cisterciens appelés à assumer des responsabilités humaines dans leurs communautés respectives. Lors de la première session en 2012, les participants étaient exclusivement des maîtres et maîtresses des novices et des sous-maîtres et sous-maîtresses déjà en activité ou pressentis. Lors des éditions ultérieures, la participation a été ouverte à des participants pressentis pour exercer ou exerçant déjà les responsabilités de prier.e.s et sous-prier.e.s, de cellériers et cellésières, et même des responsabilités humaines comme responsables du travail dans les ateliers du monastère. L'idée est que toutes ces personnes sont amenées, dans l'exercice de leur fonction, à transmettre les valeurs de la tradition monastique et qu'il vaut la peine qu'elles se forment pour bien les intégrer et aussi pour être capables de relire la manière dont elles le font. Les sessions ont été organisées en 2012, 2015, 2018 et la quatrième édition se passe actuellement. Il y a à chaque fois autour de 24 participants provenant principalement d'Afrique, d'Asie et d'Europe (les sessions se passent en français).

Lors de ces sessions, je demande aux participants de fournir une situation dans laquelle ils ont été en situation de former un frère ou une sœur. L'activité que je propose ensuite est de relire cette situation en se demandant quels sont les repères qui permettent de fonder la manière dont le formateur ou la formatrice s'y est pris/prise. En travaillant en groupe sur la situation qu'ils ont apportée et en écoutant comment les autres participants analysent leur situation, la première chose que les participants découvrent est que, dans une situation donnée, il n'y a pas qu'une manière de s'y prendre. Autrement dit, s'il n'y a pas qu'une manière de s'y prendre, la manière dont les choses se sont déroulées dans la situation que j'ai vécue n'était pas la seule manière possible. Si ce n'était pas la seule manière possible, c'est donc qu'il y a un choix possible. Je n'étais pas condamné à agir ou réagir comme je l'ai fait. Je gagner en liberté en exerçant un choix.

Une fois cette prise de conscience faite, je peux commencer à relire des situations passées en me demandant quels autres choix j'aurais pu y faire. Dans une situation donnée, j'ai parlé ? J'aurais pu me taire. Dans l'exemple donné précédemment concernant la sœur qui n'est pas ponctuelle, admettons que j'ai parlé de l'heure tardive d'arrivée. J'aurais pu parler de mon

inquiétude pour la sœur cuisinière. Etc. Une fois que j'ai déployé un répertoire d'attitudes possibles, que j'ai compris qu'il n'y a jamais qu'une manière de se situer, ni même une seule manière appropriée de le faire, vient alors le moment d'un discernement éclairé. Parmi toutes les attitudes possibles que je peux envisager, lesquelles incarneront les valeurs de la tradition monastique et de la tradition chrétienne sur laquelle elles s'appuient ? En répondant à cette question, nous constaterons donc bien vite qu'il n'y a pas une seule réponse possible. Raison pour laquelle j'ai utilisé le pluriel. Il y a assurément, dans une situation donnée, de nombreuses manières de se situer qui toutes seront des manières de mettre en œuvre, et donc de transmettre, la tradition monastique. C'est pourquoi les apophtegmes des pères du désert présentent des manières si contrastées de répondre à une même demande de parole : « Abba, dis-moi une parole ! », demande celui qui se rend chez l'ancien. Et, dans des situations qui paraissent comparables, les réponses données se présentent parfois presque comme contradictoires. C'est que la manière dont s'incarne la vie de Dieu en chacun de nous est différente. C'est aussi que, pour une même personne, elle n'est pas contrainte à une seule manière d'être. Il n'y a pas la seule bonne manière de faire.

Cependant, toutes les manières de me situer ne sont pas toutes en cohérence avec la tradition monastique et, plus largement, avec l'enseignement du Christ. Il y a parfois des attitudes que j'adopte et des réactions que je manifeste qui ne sont pas mues par l'Esprit-Saint. Ce sont toutes les fois où je réagis sous l'impulsion d'élan ou d'injonctions qui ne me laissent pas exercer ma liberté. Par exemple, je constate que, dans telle situation, je me suis laissé déterminer par une peur, par un préjugé, par un principe que je croyais absolu. Ce sont aussi toutes les fois où je me justifie intérieurement, parfois extérieurement en disant des choses du genre : « Qu'est-ce que les autres auraient pensé si... ? », « Frère ou sœur A. ne pourrait de toutes façons pas comprendre que... », « Dans notre culture, il n'est pas possible de... », « Dans notre communauté, on a toujours fait ainsi », etc.

Ces autojustifications coupent toute possibilité de remise en question et d'ouverture sur du neuf. Or, la vie spirituelle, mue par l'Esprit-Saint est une vie où émerge à tout moment de la nouveauté. Dieu est celui qui fait à chaque instant toutes choses nouvelles. Mais, souvent, nous ne sommes pas au rendez-vous. Suis-je si sûr/sûre que les habitudes de la communauté, la culture à laquelle je me réfère, ont été évangélisées ? Où est-ce que le Christ enseigne que la référence se trouve dans le qu'en dira-t-on ? Où est le regard libérant du Christ porté sur ceux qu'il rencontre lorsque j'ai *a priori* déclaré que le frère ou la sœur ne pourra pas comprendre ce que je devrais lui dire ? La relecture de telles autojustifications débouche sur le constat que toutes les attitudes que j'adopte ne sont pas évangélisées, ne peuvent pas s'adosser à des références puisées dans la tradition de la règle ou de l'Évangile.

Quand je parle de repères sur lesquels m'appuyer pour transmettre la tradition monastique, je me réfère donc à tout passage de la règle ou des Écritures qui permettent de donner un fondement à une attitude adoptée. Dans cette démarche de recherche de repères, il ne s'agit pas seulement de voir une recherche systématique de légitimation. La référence à des repères explicites sert aussi d'instance critique. Elle joue le rôle de tiers entre soi et le/la novice. Pouvoir s'expliquer sur les motivations qui ont conduit à choisir de réagir d'une manière plutôt que d'une autre et, dans l'exposé de ces motivations, pouvoir faire état des repères sur lesquels on s'est appuyé, c'est aussi donner la possibilité à autrui de discuter cette interprétation.

### **Comment le Christ a-t-il incarné cette posture de transmission de la vie divine ?**

Voyons comment Jésus lui-même a incarné une posture qui oriente vers la vie fraternelle, vers l'amour et le service de l'autre.

Prenons le récit de la femme adultère (Jn 8,2-11). Voici des gens qui viennent pour accuser une femme qui a enfreint la règle, la Loi de Moïse. Jésus ne conteste pas le péché de la femme. Sinon, il ne lui dirait pas à la fin : « *désormais ne pêche plus* » (Jn 8,11). Mais au lieu d'entrer dans une dispute sur la gravité de la faute, les circonstances atténuantes, etc., de sorte à déterminer à quoi la condamner ou non, Jésus se baisse et trace des traits sur le sol. Il amène chacun à faire une pause, à écouter ce qui se passe à l'intérieur de soi. C'est comme s'il disait : je ne vais pas être votre alibi, pour vous éviter de vous impliquer avec tout votre être dans cette situation. Il s'agit au contraire de la vie ou de la mort de cette femme, il s'agit de son salut. Comment allons-nous trouver ensemble une issue de vie à cette situation ?

En se baissant, Jésus oblige ceux qui accusent à regarder celle qu'ils accusent et à se regarder les uns les autres. Il adopte une posture qui inscrit la femme dans le tissu relationnel du groupe rassemblé auprès de lui.

L'attitude adoptée par Jésus lorsqu'il se baisse aurait pu suffire pour amener ceux qui accusaient à un déplacement de regard. Mais certains continuent sur leur lancée, s'obstinent et continuent de poser des questions à Jésus. Alors lui se relève : « *Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché jette la première pierre.* » (Jn 8,7). Il décentre le regard accusateur porté sur la femme vers un questionnement personnel : se pourrait-il que je sois aussi de ceux qui méritent la condamnation ? Comment aimerais-je être traité dans ce cas ?

En se baissant, ai-je dit, Jésus oblige ceux qui accusent à regarder celle qu'ils accusent, à se regarder les uns les autres, à se regarder eux-mêmes et à adopter une posture qui inscrit la femme dans le tissu relationnel du groupe rassemblé auprès de lui. Pourrions-nous prendre ce texte comme repère lorsque des membres de la communauté viennent accuser un novice de ses manquements et demandent une sanction ? Non pas pour dire qu'il n'y a pas eu de faute ou qu'elle n'appelle aucune réparation. Mais pour inviter à commencer par regarder l'autre non comme un juste ou un injuste, mais comme un membre de la même communauté humaine que moi, qui, moi aussi, suis un être qui a ses fragilités, ses manquements et a besoin de la miséricorde des autres.

Un autre passage biblique est très enseignant sur la posture que le Christ a endossée pour construire dans la communauté de ses disciples des relations fraternelles. C'est le récit du lavement des pieds. Prenons ce qu'il dit à ses disciples une fois qu'il leur a lavé les pieds (Jn 13, 13-17) :

*« Vous m'appelez 'le Maître et le Seigneur' et vous dites bien, car je le suis. Dès lors, si je vous ai lavé les pieds, moi, le Seigneur et le Maître, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres ; car c'est un exemple que je vous ai donné : ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi. En vérité, en vérité, je vous le dis, un serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni un envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Sachant cela, vous serez heureux si du moins vous le mettez en pratique. »*

Tout d'abord notons que Jésus n'associe pas le fait d'adopter une attitude de service avec le fait de renoncer à occuper sa place de Maître et de Seigneur. Se mettre au service de la communauté et des novices ne veut pas dire perdre son autorité de maître ou de maîtresse des novices. Quelle que soit la démarche à l'intention des novices, le maître ou la maîtresse des novices l'habite dans la conscience profonde d'être pour les novices le maître ou la maîtresse. Ensuite, dans la manière de se situer au service de la communauté et des novices, le maître ou la maîtresse transmet un fondement de la vie monastique cénobitique : le service les uns des autres. Et, ce faisant, il/elle est un exemple pour les novices, comme le dit Jésus à ses disciples.

Nous avons illustré comment peut se mettre en pratique ce service de la communauté et des novices en prenant soin de la manière dont ils construisent des relations fraternelles. Jésus ajoute que c'est un chemin de bonheur pour qui l'emprunte.

### **Au terme de cette session**

Au terme de cette session, l'enjeu est d'abord de s'interroger soi-même : Comment est-ce que je transmets les fondements de la vie monastique par ma manière d'être et d'exercer ma responsabilité ? Pour répondre à cette question, vous pourriez entamer un travail personnel consistant à relire des moments de votre parcours de vie (monastique) où vous avez été en situation de transmettre, pour vous demander ce qui a motivé les choix que vous avez faits. Un tel travail peut vous aider à mieux vous connaître. Comment est-ce que je m'y suis pris dans telle ou telle occasion ? Qu'est-ce qui m'a été plus facile ? plus difficile ? Pour quelles raisons ? Où cela s'enracine-t-il dans mon histoire de vie ?

Un tel travail peut être une manière de continuer à vous former ; il peut vous aider à acquérir des moyens pour discerner si votre manière de vous y prendre est cohérente avec le but visé par la vie monastique et de pouvoir ainsi modifier ce que vous souhaiteriez modifier. Pour un tel discernement, il faut des points de repères. Vous les chercherez dans l'Évangile et dans la manière dont la règle et les Constitutions propres à chacune de vos communautés proposent de le mettre en pratique.